

Poilu...



109. 47
CLEMENCEAU, le premier Poilu de France (Composition photographique.)

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

LE SINGE ET SON VIOLON, par LUCIE PAUL-MARGUERITTE. — Un volume illustré par C. MARTIN. — (Albin Michel, éditeur.)

Ce livre d'une simplicité tragique, joliment illustré par Martin, ne pouvait être écrit que par une femme sensible, très sûre de son talent d'écrivain. Deux personnages en scène : Lui et Elle. Et c'est, depuis les fiançailles jusqu'à la rupture, l'éternelle histoire des uns et des unes. On peut parfois renverser les rôles, mais l'amertume reste la même. C'est elle qui pare d'une grâce, malgré tout séduisante, cette théorie de tableaux cruellement observés et précieusement décrits, peut-être à la manière de Jules Renard ou peut-être plus simplement à la manière de Lucie Paul-Margueritte. Dans ce petit roman si raisonnable et si mélancolique, la belle aventure ne sera jamais atteinte par celle qui la désire. C'est la loi devant laquelle doivent se courber les jeunes filles et les jeunes hommes. Au lieu du jardin fabuleusement fleuri, récompense des imaginations, même normales, la réalité apparaît comme une sorte de cercueil, plus ou moins enjolivé, que chacun doit s'efforcer d'adapter à sa mesure, pendant la vie.

L'ARMÉE DE L'AIR, par La Cigogne (JACQUES DUVAL), préface du général Duval. — Un vol. in-16. Prix net : 2 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Ce petit livre extrêmement clair apporte une contribution intéressante à l'histoire de l'aviation pendant la guerre. Il est, je le crois, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à cette question. L'auteur ne s'occupe que de l'histoire de l'aviation en commençant par l'appareil lui-même et en résumant avec netteté notre effort industriel dans cette voie. Un chapitre est consacré à la formation du personnel et un autre au rôle tactique de l'aviation. L'auteur prend en détail l'aviation d'observation, celle de chasse et celle de bombardement, afin d'indiquer leur utilité dans la bataille. Cet ouvrage convient plus particulièrement au grand public qui ne peut plus ignorer l'organisation et le rôle de notre cinquième arme.

LA PSYCHOLOGIE DU SOLDAT, par les docteurs LOUIS HUOT et PAUL VOIVENEL. — Un vol., prix : 2 fr. 50. — (La Renaissance du Livre.)

MM. les docteurs Huot et Voivenel, qui écrivent ce livre curieux *Le cafard*, collaborent aujourd'hui dans un essai de psychologie sur le soldat de la guerre. Leur rôle de médecins leur permet de recueillir ces observations qui, classées, apportent à l'histoire de la guerre un document d'une valeur incontestable en montrant les impressions et les sentiments extrêmement divers qu'une même cause peut susciter chez des individus appartenant à toutes les classes de la société.

LA MARIÉE MALGRÉ ELLE, roman, par GASTON DERYS. — (Albin Michel, éditeur.)

Un célibataire endurci est pris au piège en faisant tenir le rôle impromptu d'une épouse imaginaire par une jeune personne extrêmement séduisante dans des circonstances que le lecteur connaîtra en lisant ce livre. Il y a dans ce roman deux personnages parfaitement dessinés : un célibataire d'humeur souriante, non dépourvu de philosophie, et l'un de ses amis, d'un cynisme délicieux. Le chapitre où l'on voit les différents types civils du Paris de guerre s'agiter entre et autour des tables d'un restaurant à la mode est à lui seul une page satirique remarquable et, hélas ! d'une observation parfaitement vraie. Mais ce livre joliment écrit se termine sans pointe et sans rancœur par un mariage qui doit d'ailleurs apporter une consolation à tous les hommes de quarante ans dont les temps font plus que de grisonner.

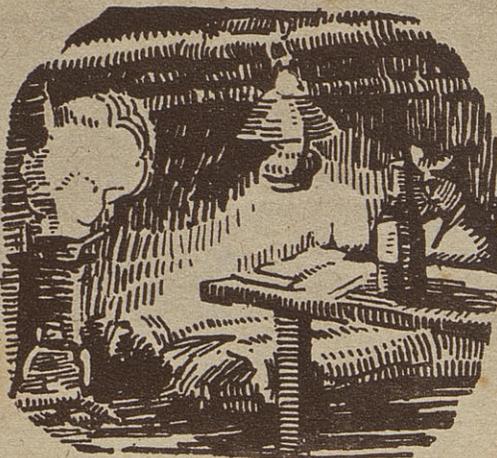
LA-HAUT, poèmes, par JEAN RIEUX. — Un vol., prix : 3 fr. 50. (Figuère.)

Des vers d'un poète et d'un soldat. Il faut tout particulièrement remarquer les poèmes

intitulés : *Ce n'est pas la faute* et *Les Cinquante de Noyon* dont je voudrais pouvoir citer quelques passages.

POUR TUER LE CAFARD, par L. SONOLET. — Un vol., illustrations de Marcel Capy. — (La Renaissance du Livre.)

Ce livre de bonne humeur a été écrit par un « marsouin », grand blessé, pour divertir ses camarades d'armes ! L'auteur du *Parfum de la dame noire*, cette étonnante physiologie de l'amour africain, a réuni dans *Pour tuer le cafard*, titre évocateur d'heures troubles que les soldats coloniaux connaissent bien, des contes et des nouvelles illustrés par Marcel Capy. Et je sais qu'une revue d'installation, passée par un colonel épris de tradition, sur un point quelconque du front, permit de découvrir dans bien des musettes la présence de ce



Dessin de R. DILIGENT.
(Gravure extraite de *Les Heures déchirées*, par LÉO LARGUIER. — L'Édition Française Illustrée, Paris.)

livre à côté du paquet de pansement. Ce qui ne veut pas dire que les civils déconfortés par ce qu'on appelle la grippe espagnole ne puissent y trouver profit.

FRÉDÉRIC MISTRAL, par PIERRE LASSERRE. — (Payot, éditeur.)

Ce livre est à la fois une brillante étude sur le grand poète de la Provence et une anthologie par l'abondance des citations. Il serait à souhaiter que de tels livres fussent dans toutes les mains, en ce moment où nous avons besoin de mieux connaître le patrimoine littéraire de notre pays.

NÉNETTE ET RINTINTIN, par J. M. FONTANGES. — Avant-propos de Maurice Boukay. — Une brochure, prix : 1 fr. 50. — (Édition du Pied de Nez.)

Une très spirituelle conférence de M^{lle} J. M. Fontanges sur les deux petits fétiches qui coururent pendant quelques semaines une popularité assez fugitive. Mais ils eurent leurs portraits dans les journaux...

LES KRIEKENRINCKX D'ANVERS, par GABRIEL TIMMORY. — Un volume. — (La Renaissance du Livre.)

M. Kriekenrinckx habitait Anvers avant la guerre et c'est prétexte à M. Gabriel Timmory pour faire revivre la vieille cité du Ryt-Dike. L'invasion allemande, en détruisant le paisible bonheur du commerçant anversois, révèle d'impressionnantes figures d'espions que l'auteur fait évoluer dans ce milieu avec une sûreté de composition qui dénote — l'œuvre de Gabriel Timmory le prouve — l'habitude de la scène. Tout finit par s'arranger selon la philosophie de Candide retrouvant son jardin après quelques avatars de qualité.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

LA CUISINE DES ALLIÉS, par GRACE HARRISON et GERTRUDE CLERGUE, préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française, vignettes de G. DELAW. — Un volume cartonné, prix : 3 fr. net. — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

J'ai gardé ce livre, c'est le cas de le dire, pour la bonne bouche. La cuisine est à la mode dans les milieux littéraires et bien des écrivains — et non des moindres — firent profession de cuisiner, les uns avec méthode et les autres avec fantaisie, comme Alexandre Dumas. Qu'on se rassure. Il n'est pas question dans ce volume de cuisine pratiquée par des artistes ou des littérateurs et les lecteurs ne risqueront pas de s'empoisonner en consultant ce recueil de recettes, aux noms parfois étranges, mais qu'il est aisé d'imaginer succulentes une fois réalisées. J'ai hâte de goûter à ce « Crapaud dans un trou », n'ayant toutefois rien de commun avec le personnage de Thomas de Quincey qui considérait l'assassinat comme un des beaux-arts.

Et à cette « Pirogue de champignons » dont je ne puis résister au plaisir de donner la recette :

Faites bouillir des champignons jusqu'à ce qu'ils deviennent tendres, hachez-les et, dans la poêle, mélangez-les avec du poivre et du sel. Faites-en une pâte, passez-la au rouleau et mettez d'un côté du riz bouilli, ensuite les champignons, du veau bouilli et haché, des œufs durs, des oignons hachés, du poivre, du sel et de la noix de muscade. Renfermez alors tous ces ingrédients dans la pâte, en ayant soin d'en fermer les extrémités avec le blanc d'un œuf ; recouvrez du blanc d'un œuf battu. Faites dorer au four.

Il faudrait, pour être juste, parler avec émotion du Canard Saint-Alban, du Pâté de gigot canadien, de la Merluche mobile et de l'Aubergine de crevettes.

Ajoutons que cet excellent ouvrage est préfacé par un académicien, ce qui ne manque pas de piquant, et qu'il est décoré par G. Delaw, dont les vignettes charmantes lui réserveraient une place dans les meilleures bibliothèques.

PIERRE MAC ORLAN.

LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE, Publication hebdomadaire. — Rédacteur en chef : JACQUES MORTANE. — Le numéro : 75 centimes. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Les communiqués de l'agence Wolff n'attribuaient pas moins de 80 victoires à l'as allemand, capitaine baron Manfred von Richthofen, qu'ils présentaient à l'univers comme le plus extraordinaire chasseur d'avions de cette guerre.

Jacques Mortane, dans une étude très poussée, très documentée, sous ce titre : « Le Bluff de Richthofen démontré par lui-même », publiée par *La Guerre aérienne illustrée*, suit le Boche dans tous ses mensonges, l'accule à l'aveu de sa fourberie, démasquant la fausse gloire du reître décevant sous l'armure du héros.

Par cette publication, *La Guerre aérienne illustrée* et son rédacteur en chef Jacques Mortane font bonne et utile besogne ; mais la vaillante revue, la revue idéale de tout ce qui intéresse l'aviation, ne borne pas là ses efforts et va donner également à ses lecteurs les mémoires de Boelke et d'Immelmann (tués) et de Udet, l'actuel as des allemands.

[*La Guerre aérienne illustrée* paraît le jeudi ; chacun de ses numéros contient un hors-texte, portrait d'un as (héliogravure). Le numéro : 75 centimes. La collection complète de cette belle publication est vendue en 3 volumes reliés. Le volume : 20 fr. — L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.]

LIVRES REÇUS

Signaux à l'ennemi, par G. de Pawlowski, illustrations de Gus Bofa (FASQUELLE, édit.) — *Loin des balles*, par Jeanne Landre (Albin Michel, édit.) — *Charles Péguy*, par Daniel Halévy (PAYOT, édit.) — *A Venise*, par Jean de la Hire (Albin Michel, édit.) — *Trois Histoires Macédoniennes*, par Jean H. Prat (E. FIGUIÈRE, édit.) — *La Retraite*, par Emile Zavis (Renaissance du livre).

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39.61 ; 39.62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



UN POILU QUI NE CACHE PAS SON OPINION

C'EST LE SOLDAT L... QUI PORTE AINSI, TATOUÉE SUR SA PEAU, CETTE SOMMAIRE PROFESSION DE FOI. AJOUTONS QUE CE N'EST PAS SANS PÉRIL : LE SOLDAT L... SE BAT EN EFFET EN PREMIÈRE LIGNE, ET SI LE MALHEUR DES ARMES VOULAIT QU'IL FUT FAIT PRISONNIER, A COUP SUR " SON COMPTE SERAIT BON " !

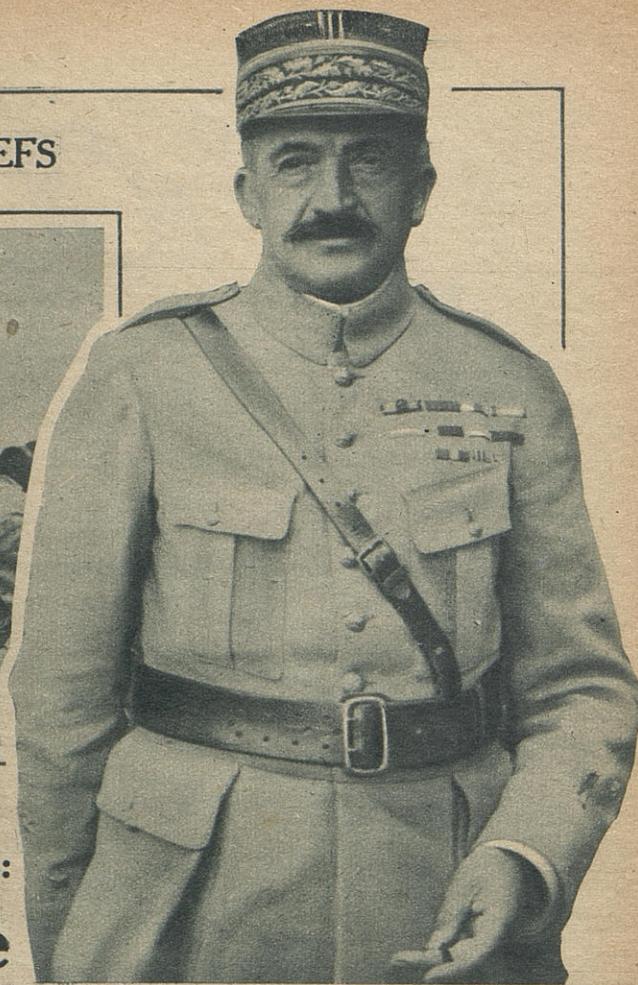
NOS GRANDS CHEFS



Le général Fayolle.



Le général Fayolle (+) étudiant une carte.



Le général Maistre.

LES DEUX COUSINS : Fayolle & Maistre

« Mon cousin ! » voilà comment s'appellent entre eux le général Fayolle et le général Maistre, qui commandent chacun, sous les ordres directs du général Pétain, un groupe d'armées sur le front français, et qui, par conséquent, depuis le 15 juillet, mènent cette triomphante bataille de la Libération.

Dans la bouche de ces deux illustres soldats, cette formule n'est pas une politesse à l'instar des princes régnants qui se donnent protocolairement du « mon cousin ». Fayolle et Maistre sont réellement parents, et bien que né dans la Haute-Marne, le second est originaire du Plateau Central, tout comme le premier.

Sous les ordres de ces deux généraux, des chefs populaires, conduisent nos soldats. Les armées Mangin, Humbert, Debenev forment le groupe Fayolle et les armées Degoutte, Gouraud et Guillaumat — ce dernier ayant remplacé le général Berthelot — composent le groupe Maistre.

LE GÉNÉRAL FAYOLLE

L'héroïque soldat à qui nous devons la conquête de l'imprenable position de Saint-Gobain est un pur enfant du Velay. Marie-Emile Fayolle est né, en effet, le 14 mai 1852, au Puy, où son père était dentellier et deux de ses oncles prêtres. Après avoir commencé ses études au séminaire de sa ville natale, le jeune Fayolle fut envoyé à Paris à la fameuse école de la rue des Postes où la plupart des jeunes gens se destinant à la carrière militaire venaient alors préparer Saint-Cyr et Polytechnique.

En 1873 le « postard » Fayolle était admis à « Pipo » et deux ans après il en sortait sous-lieutenant d'artillerie dans un assez bon rang. De l'École d'application de Fontainebleau où il alla naturellement en sortant de Polytechnique, il fut envoyé au 16^e régiment d'artillerie avec lequel il alla faire campagne en Tunisie. Capitaine en 1882, il demeura pendant six ans au 36^e d'artillerie comme instructeur de cavalerie avant de prendre le commandement d'une batterie. En novembre 1889, le capitaine Fayolle entra à l'École de guerre et en sortant il alla faire deux ans de stage à l'état-major de l'armée avant d'être nommé à l'artillerie de Paris.

Chef d'escadron en 1894, il revint, en 1895, au régiment de ses débuts militaires, au 16^e d'artillerie, où il prit le commandement d'un groupe. En novembre 1897 il était nommé professeur adjoint au cours d'artillerie du colonel Ruffey à l'École de guerre où le commandant Foch, alors professeur de tactique générale, et le commandant Pétain, chargé du cours d'infanterie, apprécièrent à sa juste valeur l'homme et le technicien dont ils devaient se souvenir plus tard. Professeur titulaire en 1900, il resta sept ans à l'École et son cours d'artillerie témoigna qu'il était un novateur et un adversaire résolu des vieilles méthodes routinières, proclamant notamment l'importance de la concentration des feux et l'obstacle qu'ils dressent devant une progression. « Réaliste, ennemi des systèmes, écrit, dans le *Correspondant*, le mystérieux Miles, le commandant Fayolle traitait la guerre comme un problème dont il faut rassembler toutes les données avant d'en chercher la solution. »

Lieutenant-colonel en 1902, colonel en 1907, il prit le commandement du 36^e d'artillerie en 1908, et, promu général de brigade en 1910, il alla commander l'artillerie du 12^e corps à Angoulême pendant deux ans avant de venir prendre le commandement de la 19^e brigade à Vincennes. Il venait de publier un petit livre : *Concentration des feux et concentration des moyens*, lorsque, le 14 mai 1913, il passa au cadre de réserve et prit sa retraite.

Dès la déclaration de guerre, le général Fayolle reprit naturellement du service. Il

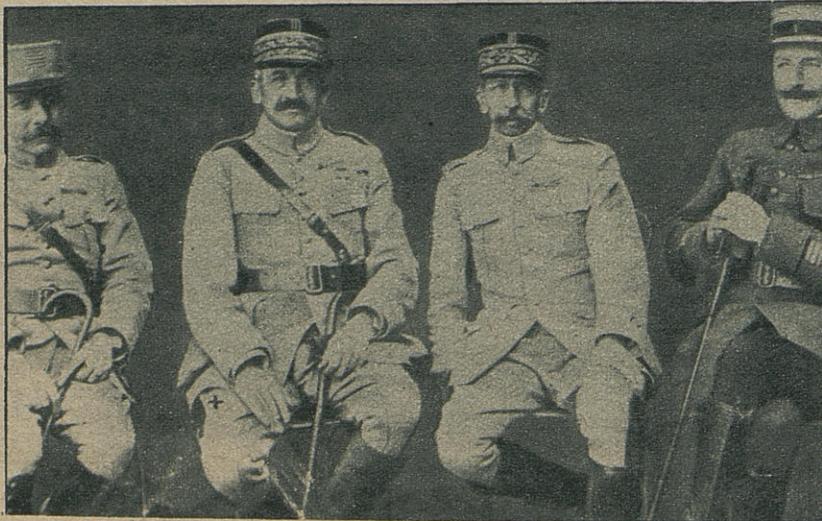
fut mis à la tête de la 139^e brigade rattachée à la 70^e division dont il prenait d'ailleurs le commandement dès le 13 août 1914. La division Fayolle appartenait au 20^e corps et elle eut sa grande part dans la victoire du Grand Couronné qui sauva Nancy.

La bataille de Lorraine terminée, la 70^e division fut, le 29 septembre 1914, transportée en Artois où la course à la mer était engagée entre les Français et les Allemands. Durant la terrible bataille de l'Yser, le général Fayolle soutint de rudes combats entre Lens et Arras. Un jour, dans la région de Douai, son automobile se trouva soudain arrêtée au milieu d'un parti de soldats allemands cachés dans des champs de choux : à grand-peine, le chauffeur parvint à remettre en marche sa voiture qui démarra, saluée par des salves de coups de fusil. Le capitaine Herscher, qui accompagnait le général Fayolle, est grièvement blessé à la hanche ; une balle traverse la voiture, mais, heureusement, des pantalons rouges apparaissent et évitent au général Fayolle d'être fait prisonnier.

Le général Pétain commandait le 33^e corps lorsque la 70^e division qui en dépendait monta aux tranchées de Carency. Les 9, 10 et 11 mai 1915, la division Fayolle enlevait le village de Carency, et en juin complétait sa victoire en s'emparant d'Ablain-Saint-Nazaire. Pour la première fois les Français brisaient la ligne allemande : Pétain et Fayolle étaient les artisans

de cette victoire. Dès lors, les deux chefs ne devaient pas cesser de collaborer étroitement. Le 21 juin 1915, le général Pétain ayant été appelé au commandement de la 2^e armée, le général Fayolle lui succédait à la tête du 3^e corps, qui, en septembre 1915, exécuta une heureuse opération sur Souchez et les crêtes de Vimy.

Nommé le 26 février 1916 commandant de la 2^e armée, Fayolle, qui n'était que divisionnaire à titre temporaire, le devenait à titre définitif. Appliquant dès lors avec plus d'ampleur les méthodes qu'il avait victorieusement préconisées, le vainqueur de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire à la tête de l'armée de la Somme, prépare, durant l'été 1916, la formidable poussée qui devait entraîner le repli des Allemands.



Le général Maistre (+) et son chef d'état-major.

Le 1^{er} juillet 1916, alors que la ruée allemande achevait de se briser devant les ruines fumantes de Verdun, les troupes franco-britanniques attaquaient sur la Somme. Verdun dégagé, 35 000 prisonniers, 150 canons ; Noyon, Guiscard, Ham, Péronne, Tergnier et 25 villages délivrés ! Tel fut le bilan des heureuses opérations qui nous permettaient alors les plus grands espoirs. Le général Fayolle avait quitté cependant la 4^e armée et c'est avec la 1^{re} qu'il avait repris Noyon, Channy et Tergnier.

Après l'offensive de mai 1917, le général Pétain, devenu généralissime, appela le général Fayolle pour le remplacer à la tête du groupe d'armées du centre : la 4^e armée enlevait le massif de Moronvilliers et la 2^e armée achevait le désencerclement de Verdun en enlevant le Mort-Homme, le Talon et la cote 344.

A la suite de l'offensive austro-allemande qui, en novembre 1917, rejeta les Italiens sur la Piave, une armée anglo-française allait porter secours à nos alliés. Le général Fayolle partit, lui aussi, pour l'Italie avec une mission spéciale. Avec son cousin le général Maistre qui commandait les Français et le général anglais Plumer, il prépara la reprise du Monte Tomba.

En février 1918, le général Fayolle revenait en France et reprenait la direction de son ancien groupe d'armées : la grande offensive allemande allait se produire. Le 23 mars, le général Fayolle prenait le commandement de toutes les forces françaises et britanniques engagées entre Barisis et Péronne. Sous sa direction, l'armée Humbert couvrait Paris et l'armée Debenev avait sauvé Amiens.

Et c'est, depuis le 15 juillet, la suite ininterrompue des victoires. Ce furent les soldats de Fayolle qui entrèrent dans Château-Thierry et, au lendemain de la reprise de la ville, le Président de la République remettait au général Fayolle la grand'croix de la Légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL MAISTRE

« Qu'ils reculent si ça les gêne ! » répondait le général Maistre aux Allemands qui lui avaient fait demander un armistice pour enterrer leurs morts en prétendant que l'air était empesté par ces cadavres.

Cette réponse, à elle seule, peint le caractère de ce général énergique qui pourtant est le chef le plus débonnaire pour ses soldats. Tacticien remarquable, ses cours de tactique générale à l'École de guerre sont presque aussi célèbres que ceux du général Foch.

Le dernier de dix enfants, Paul-André-Marie Maistre naquit le 20 juin 1858 à Joinville, dans la Haute-Marne. Il passa son enfance à Bourbonne-les-Bains et alla d'abord au petit séminaire de Langres avant d'entrer au lycée de Nancy. Il avait la vocation militaire et prépara Saint-Cyr avec une telle ardeur et un tel succès qu'il y entra en 1879 avec le numéro 6 ; il devait en sortir major de sa promotion. Sous-lieutenant au 60^e régiment d'infanterie, il suit les cours de l'école de tir, il en sort premier, ce qui lui vaut d'être nommé lieutenant au choix et pris comme officier d'état-major à sa brigade. Il passe par l'École de guerre et il en sort breveté avec le numéro 3 ; aussitôt on l'envoie pour une longue mission à Gratz en Autriche. Capitaine en 1887, il fut successivement attaché au 4^e régiment, puis au 2^e bureau de l'état-major de l'armée avant de rentrer comme professeur adjoint à l'École de guerre. Chef de bataillon en 1898 au 82^e à



Le général Fayolle et son chef d'état-major.

Montargis, lieutenant-colonel au 79^e à Nancy, il fit, sur sa demande, un stage d'un an au 8^e d'artillerie ; il commanda même pendant quelques mois. Vers cette époque il organise l'École d'instruction des officiers de complément de la 20^e région. Colonel en 1909, il est mis à la tête du 106^e à Châlons, le « régiment d'acier ». Le 23 septembre 1912 il reçoit les étoiles et la brigade de Dijon. Mais il ne reste pas longtemps dans son nouveau poste, car on l'appelle à l'état-major général de l'armée comme chef d'état-major du général de Langle de Cary et on le charge en outre à l'École de



Le général Maistre à sa table de travail.

guerre du cours des « élèves maréchaux ». Le 1^{er} janvier 1914, la rosette d'officier de la Légion d'honneur était décernée au général Maistre qui, lorsqu'il était lieutenant-colonel, avait publié un remarquable livre sur la bataille de Spickeren.



La guerre le trouva toujours chef d'état-major du général de Langle de Cary, chef de la 4^e armée. Divisionnaire un mois à peine après l'ouverture des hostilités, il recevait le commandement du 21^e corps au cours même de la bataille de la Marne. En même temps que la division Fayolle, le corps Maistre remonte vers le Nord pour jouer son rôle dans la course à la mer : il arrive jusqu'aux faubourgs de Lille où il tient solidement jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre d'évacuer. De novembre 1914 à décembre 1915, le 21^e corps garde le redoutable secteur sur le front de la Fosse-Calonne à la vallée d'Ablain-Saint-Nazaire, arrachant morceau par morceau à l'ennemi la colline de Notre-Dame-de-Lorette et les hauteurs de Givenchy.

Des Flandres, le général Maistre partit pour Verdun où le général Pétain venait d'être appelé à diriger la défense. Son corps relève le 20^e et il résiste victorieusement aux formidables poussées allemandes, méritant ainsi, avec ses soldats, sa large part de l'ordre du jour du général Pétain : « Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands « la route de Verdun ! »

Le 1^{er} mai 1917, après s'être battu en Champagne et dans la Somme, le général Maistre est nommé chef de la 4^e armée, dont son cousin Fayolle avait eu le commandement. Avec ces troupes d'élite, il achève la conquête du saillant de la ligne Hindenburg : la ferme Missy, le moulin de Laffaux et les plateaux au nord de Nanteuil-la-Fosse. La grande bataille de l'Aisne est commencée : le général Maistre prépare sa retentissante victoire de la Malmaison (23-25 octobre 1915), qui lui rapporta 12 000 prisonniers, 200 canons et la libération du Chemin des Dames.

Une fois de plus le général Maistre retrouve son cousin : il prend en effet le commandement de l'armée française envoyée en Italie en novembre 1917, et c'est sous la direction du général Fayolle que Maistre et Plumer préparent les opérations du Monte Tomba, rompant le mauvais charme de l'armée italienne, qui reprit son ascendant sur les forces autrichiennes.

Rappelé également en France à l'approche de l'offensive du 21 mars 1918, le général Maistre barra à l'ennemi l'accès des forêts de l'Île-de-France et, le 10 juin, il remplaçait à la tête du groupe des armées du Nord le général Franchet d'Esperey, nommé commandant en chef de l'armée de Salonique.

On sait le rôle du groupe Maistre à partir du 15 juillet. L'une de ses armées, celle du général Gouraud, opposa aux hordes allemandes la résistance inébranlable qui permit la réalisation de la splendide manœuvre de Foch et de Pétain et la défaite irrémédiable de l'armée du kaiser.

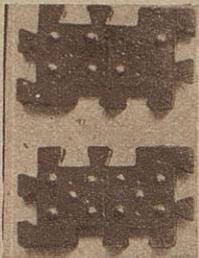
A tant de mérites, à tant de qualités, qui lui valurent de si belles victoires, le général Maistre joint la plus grande modestie et une sensibilité extrême. Après la victoire de la Malmaison, il déclarait, en parlant de ses soldats : « Il y a des hommes qui font si simplement de grandes choses qu'il faudrait se mettre à genoux devant eux ! »

HENRY COSSIRA.

La Science pittoresque

JEU DE DOMINOS POUR LES AVEUGLES

Le jeu le plus simple pour les aveugles est celui des dominos. Ils peuvent s'amuser avec les jeux ordinaires dont les creux sont suffisamment perceptibles sous les doigts pour les différencier les uns des autres. Malheureusement, la nécessité



Les dominos à griffes.

de tâter le jeu à chaque instant, pour reconnaître la partie et pour placer leurs rectangles, les expose à déranger les dominos posés. On a construit des réglottes spéciales qui maintiennent les rectangles en place; mais un grand progrès a été réalisé par les Américains qui ont imaginé les dominos à griffes dans lesquels les points sont en saillie.

La combinaison des griffes est fort ingénieuse: dans n'importe quel sens l'assemblage peut être effectué et il résiste à l'exploration la plus brusque. C'est là une nouveauté qui sera certainement bien accueillie dans toutes les œuvres d'aveugles.

MACHINE A RENDRE LA MONNAIE

Nous ne connaissons en France que la caisse enregistreuse, employée d'ailleurs dans toutes les maisons tant soit peu importantes qui se livrent au commerce de détail. Ces appareils rendent de très grands services: ce sont des caissiers incorruptibles.

Les banques américaines en ont un autre à leur disposition: les machines à rendre la monnaie, à changer les chèques, les coupures, en espèces métalliques pour faire l'appoint. Vous avez à payer une somme de 2 fr. 75, par exemple, et présentez une coupure de 5 francs. Le caissier appuie sur les clefs qui représentent cette somme: aussitôt l'appareil laisse tomber dans une sébile, placée en avant, une pièce de 25 centimes et une pièce de deux francs. C'est tout simplement merveilleux.

La machine, que représente notre photographie, comporte un nombre de touches ou clefs assez grand permettant d'effectuer diverses opérations: rendre la monnaie, changer, livrer plusieurs pièces de même valeur au lieu d'une autre représentant la même somme, etc. Ces clefs commandent un mécanisme qui agit sur la base de cylindres disposés devant la machine. Ces cylindres



Une véritable machine à gagner du temps.

ont de diamètres différents pour recevoir chacun une pile de pièces de monnaie.

Appliqué au système monétaire français, un tel appareil comporterait donc autant de colonnes qu'il y a de pièces: 5 centimes, 10 centimes, 25 centimes, 50 centimes, 1 franc, 2 francs et 5 francs, soit sept colonnes, qui suffiraient pour toutes les transactions. Si des sommes importantes sont à payer, le caissier remet les coupures à la main et fait l'appoint à la machine.

Evidemment, l'appareil chômerait lorsque les crises de monnaie nous assaillent; mais on sait que ces crises ne sont que superficielles; après la guerre, des millions de pièces reverront la lumière du jour et l'usage de ces caisses s'imposera comme s'est imposé celui des caisses enregistreuse. L'administration des postes se préoccupe, d'ailleurs, de les introduire dans ses services publics.

VOICI L'HIVER, PRÉPARONS NOTRE COMBUSTIBLE

Dans toutes les caves, le sol est toujours plus ou moins recouvert d'un tapis de poussier de charbon que l'on ramasse au balai dans un coin et que l'on jette ainsi sur le foyer des calorifères. On y mélange des cendres, on jette un peu d'eau sur le tout et on obtient une pâte qui économise le combustible.



La pâte combustible.

Ces déchets peuvent être mieux utilisés; il suffit de les transformer en briquettes. C'est chose facile, avec le moule inventé par M. Querait: cinq cases démontables dans lesquelles on verse le poussier après avoir fait subir une préparation qui améliore ses qualités. On peut y ajouter, après l'avoir passé au crible pour éliminer les morceaux trop gros, une certaine quantité de sciure de bois qui est elle-même un excellent combustible, et puis on délaye un kilogramme d'argile dans un litre d'eau et on jette ce lait d'argile sur six kilogrammes de poussier.

La pâte obtenue est versée dans les moules, jusqu'au tiers de la hauteur environ, puis on dame fortement avec un pilon. On ajoute une nouvelle quantité de pâte que l'on pilonne encore et ainsi de suite jusqu'à ce que les moules soient remplis. Les briquettes sont terminées.

Il ne reste plus qu'à les sortir des moules en enlevant les planchettes qui constituent les côtés, et à les laisser sécher, en tas aérés, pendant un mois, dans un endroit chauffé, à la cave par conséquent. On peut ainsi constituer une réserve d'un excellent combustible d'autant meilleur que les briquettes auront été plus fortement tassées, qui entraînera une réelle économie de charbon sans risquer, comme cela arrive avec la pâte ordinaire, d'éteindre le foyer. Ces briquettes, qui mesurent 25 x 15 x 10 centimètres pèsent 3^{kg},500;

un seul homme peut en faire 350 à 400 par jour.

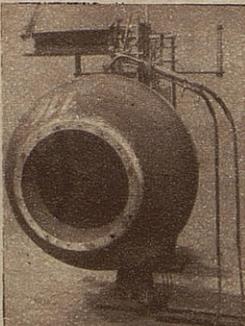
La fabrication des briquettes a donné de tels résultats que le fabricant du moule a réussi à agglomérer de la même manière du mâchefer. Il a pu ainsi façonner de gros moellons très résistants. C'est une nouvelle manière très économique de fabriquer une excellente pierre naturelle.

UNE BONNE LUMIÈRE POUR LES POULES

Une poule qui, au mois de février, donne un œuf ou deux par jour peut être considérée comme une excellente pondreuse. Ce rendement parut cependant trop faible à un fermier anglais qui s'ingéniait, de mille manières, à obliger ses poules à mieux pondre. Il eut l'idée, un jour, d'éclairer son poulailler pendant la nuit avec une lampe à vapeur de mercure. Ces lampes sont bien connues: ce sont des tubes qui donnent une belle lumière d'un bleu vert et aux figures un aspect cadavérique fort peu séduisant. Cet inconvénient importait peu au fermier et à ses poules. Après les avoir ainsi dotées d'un éclairage ultra-moderne, il attendit. Eh bien, les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Ses quarante poules commencèrent à pondre à peu près sans arrêt, lui donnant chacune une moyenne de 20 œufs par semaine! Un accident survint à la lampe: alors la ponte reprit purement et simplement sa physionomie antérieure. Voilà un effet bien inattendu de l'éclairage par les lampes à vapeur de mercure!

LA SOUDURE AUTOGÈNE AUTOMATIQUE

Il n'est plus personne pour ignorer, aujourd'hui, que la soudure autogène par le chalumeau oxy-acétylénique a conquis à peu près tous les ateliers travaillant pour la défense nationale.

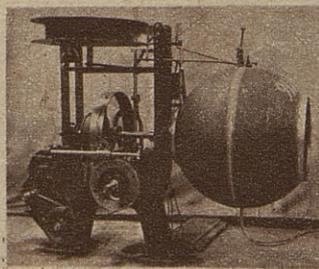


Le chalumeau est fixé sur la pièce à souder.

Pour cette raison il est impossible de donner des précisions sur les progrès qui ont été réalisés depuis le début des hostilités et sur les applications nouvelles du chalumeau oxy-acétylénique. Cependant, d'après ce qui s'était fait avant la guerre, on peut juger de l'importance du chalumeau.

Voici, entre autres, une application originale qui a dû se développer fortement: c'est la soudure autogène et automatique des fûts et en général de pièces rondes comme celles que représentent nos photographies.

M. Leroux, chef d'atelier aux Etablissements Bréguet à Douai,



Le détail de la machine à souder autogène.

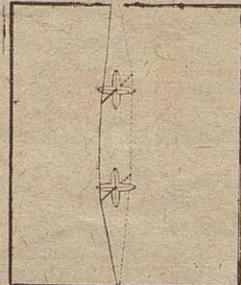
avait construit au commencement de 1914 une machine automatique qui, grâce à l'emploi du métal d'apport fondu automatiquement sous le chalumeau, permet de réaliser des soudures parfaites sur des tubes de 3 millimètres d'épaisseur.

Le chalumeau que l'on voit nettement sur la figure 1 est fixé et la pièce à souder tourne d'un mouvement très régulier sous la flamme pendant que le métal d'apport vient se présenter de lui-même à la fonte au point voulu.

La seconde figure montre le détail de la machine qui permet de réaliser automatiquement toutes les opérations de la soudure. Elle peut s'appliquer d'ailleurs à toutes sortes de travaux. Ajoutons en terminant que les Allemands, qui avaient, eux aussi, étudié le problème de la soudure automatique, n'étaient parvenus à aucun résultat pratique: leurs appareils ne produisaient que des lignes de soudure creuses créant dans la pièce une partie faible qui les rendait inutilisables.

UN MOYEN EFFICACE DE PROTÉGER LES GLACES CONTRE LES EXPLOSIONS

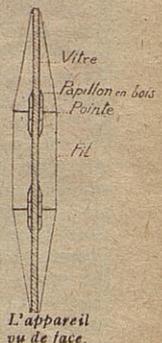
Cette histoire paraît venir comme les carabiniers d'Offenbach, puisque la grosse Bertha est morte à jamais. Mais l'invention est encore utile, malheureusement, aux habitants des villes du front; elle comporte en outre un enseignement.



Nous ignorons, en effet, presque tout de ce que font chez eux nos alliés les Américains. Les habitants de New-York ont trouvé depuis longtemps un moyen efficace de protéger leurs glaces contre les effets des explosions. On sait que la partie de la ville comprise dans la presque île de Manhattan est construite sur une roche très dure que l'on fait sauter à la dynamite pour creuser des tunnels ou les fondations de ces énormes constructions connues dans le monde entier sous le nom de Gratte-Ciel (skyscrapin). Ces explosions détruisaient tant de glaces que beaucoup de compagnies d'assurances déposèrent leur bilan. Alors on dut recourir à la science pour obtenir une protection que les assurances étaient incapables d'assurer.

Notre dessin représente l'appareil qui est constitué par une croix en bois collée sur la glace, à l'extérieur; on en colle une seconde à l'intérieur juxtaposée à la première. Un second système semblable est disposé sous le premier et plusieurs paires de protecteurs peuvent être placées côte à côte lorsque les glaces sont très larges.

Chaque croix est surmontée d'une tige sur laquelle passe un fil métallique dont les extrémités s'arrêtent sur l'encadrement de la glace. Il y a donc un fil intérieur et un fil extérieur. Ces fils, bien tendus, assurent le contact parfait entre la glace et les croix de bois et les plus fortes explosions demeurent sans effet.



L'appareil vu de face.

J'ai vu...

L'ALLEMAGNE REVERRA-T-ELLE JAMAIS PAREIL SPECTACLE ?
LE SALUT A L'EMPEREUR



La photo ci-contre fut prise il y a 7 ou 8 ans à Berlin, à l'occasion d'une visite du kaiser à une école professionnelle de jeunes filles. Groupées devant la porte d'entrée, on les voit profondément inclinées, comme cassées en deux, et les yeux au sol, n'osant même pas regarder Celui dont un froncement de sourcils faisait alors trem-

bler 75 millions d'Allemands. Mais la défaite a dédoré le Dieu de la Guerre, le peuple souffre, gronde et se permet de souiller les statues des Hohenzollern qui ornent les jardins de Berlin. C'en est fini de l'aveugle respect, de la soumission humiliante et totale. Ses sujets commencent à regarder Guillaume de Prusse dans le blanc des yeux.

LA NOUVELLE RICHE

I

Chez les Muffereau. — Un petit salon, trop neuf, d'un ton criard; rien n'est trop beau, rien n'est trop cher.

SCÈNE I

MUFFEREAU; LE DOMESTIQUE.

Le domestique sert le café sur une petite table et tend une boîte de cigares à Muffereau qui refuse.

MUFFEREAU. — Non ! je suis seul ; je vais en profiter pour fumer une pipe.

LE DOMESTIQUE. — Quand Madame rentrera, Madame ne sera pas contente.

MUFFEREAU (allumant sa pipe). — Madame m'embête ! Je n'ai pas fait fortune pour me priver de ce qui me fait plaisir. J'aime mieux ma pipe que ses cigares à deux francs cinquante.

LE DOMESTIQUE. — Deux francs soixante-quinze !

MUFFEREAU. — Encore mieux ! Vous les aimez, ces cigares-là, vous ?

LE DOMESTIQUE (tendant la main comme s'il comptait en recevoir un). — Oh ! Monsieur est trop bon.

MUFFEREAU (fermant la boîte sans lui en donner). — Faites fortune ! vous pourrez vous donner une satisfaction que je n'ai pas.

LE DOMESTIQUE (à mi-voix). — Tout le monde ne peut pas profiter de la guerre.

MUFFEREAU. — Heureusement ! Il faut être intelligent, travailleur, entreprenant... comme moi ! Il y a longtemps que vous êtes domestique ?

LE DOMESTIQUE. — Il va y avoir trente-trois ans que je sers.

MUFFEREAU. — Oui, vous avez à peu près mon âge... Vous avez choisi un métier, j'en ai choisi un autre... Voyez aujourd'hui la différence. (Il lui tape sur l'épaule.) Je suis venu à Paris sans un sou, moi, mon petit !

LE DOMESTIQUE. — Je n'en doute pas !

MUFFEREAU. — Seulement je me suis dit : « Eugène, tu n'es pas plus bête que tous ces gens-là, il faut les avoir !... » Ah ! ça a été dur !

LE DOMESTIQUE. — Ils se défendaient... Mais il y a eu la guerre.

MUFFEREAU. — Il me fallait ça ! J'avais trente ouvriers, j'en ai treize cents. J'ai fait mon devoir ! (Il tire sa montre.) Quelle heure est-il ?

LE DOMESTIQUE. — Une heure dix !

MUFFEREAU. — Depuis que je me suis acheté un chronomètre à deux cents louis je n'arrive pas à savoir l'heure. (Il règle sa montre.) Une heure dix et Madame n'est toujours pas là...

LE DOMESTIQUE. — Je crois que je l'entends !

SCÈNE II

LES MÊMES; CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE MUFFEREAU (entrant dans une toilette extraordinaire). — Ton chauffeur est un imbécile ! (Poussant un cri.) Voilà que tu fumes la pipe, ici ! dans mon boudoir ! un boudoir qui m'a coûté quinze mille francs ! (Attrapant la pipe que son mari a posée sur un guéridon.) Et voilà que tu poses cette saleté sur mon guéridon en Boule ! (Au domestique.) Prenez cette horreur et allez la jeter aux cabinets.

LE DOMESTIQUE (d'un air dégoûté). — Ça va boucher le tout à l'égout.

CLÉMENTINE. — C'est-il chez la marquise d'Argenton qu'on vous a appris à discuter les ordres ? Allez ! (Rappelant le domestique.) Ouvrez d'abord la fenêtre, c'est une infection.

MUFFEREAU. — Ça sent le tabac !

CLÉMENTINE. — C'est ce que je dis... (Au domestique en tirant son manteau.) Donnez mon manteau à la femme de chambre. Prenez donc garde ! Vous esquintez ma fourrure ! Si vous croyez qu'on m'en a fait cadeau... Vraiment, il

faudra que ce soye moi qui vous apprenne votre service ! (Le domestique sort.)

SCÈNE III

MUFFEREAU; CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE. — Quelles brutes que tous ces gens-là !... et ton chauffeur ! ton chauffeur !

MUFFEREAU. — Qu'est-ce qu'il a fait, mon chauffeur ?

CLÉMENTINE (faisant lever son mari). — Je t'ai déjà défendu de t'asseoir sur ce coussin-là, tu l'écrases !

MUFFEREAU. — J'ai cru jusqu'à présent qu'un fauteuil c'était fait pour s'asseoir.

CLÉMENTINE. — Mais toi tu ne t'assois pas, tu t'épates ! Vlan ! aie donc ! pose ton derrière sur ce satin. (Elle regonfle le coussin aplati.) Ton chauffeur est un misérable.

MUFFEREAU. — Il a écrasé quelqu'un ?

CLÉMENTINE. — Il m'a fait poser dix minutes à la porte Dauphine... (Articulant.) Il n'avait pas compris !

MUFFEREAU. — C'est ta faute ! Tu as voulu un chauffeur nègre ; il ne comprend pas tout ce qu'on lui dit.

CLÉMENTINE. — Il ne comprend pas, parce que tu ne veux pas le traiter comme on doit traiter tous ces gens-là : à coups de bâton.



A PROPOS DES NOUVEAUX RICHES.

— Pendant la guerre, votre fille est devenue une beauté...
— Une beauté... et un parti.

MUFFEREAU. — Ne dis donc pas de bêtises ! C'est un ancien boxeur : si je levais ma canne il me casserait les dents.

CLÉMENTINE. — La vérité est que tu es incapable de me faire respecter. Ah ! tu ne seras jamais un homme du monde ! Poser à la porte du Bois, moi ! Tout le monde me regardait.

MUFFEREAU. — C'est à cause de ta robe !

CLÉMENTINE. — Ma robe ? Qu'est-ce qu'elle a, ma robe ?

MUFFEREAU (timidement). — Elle est un peu voyante.

CLÉMENTINE. — Naturellement ! Tu sauras une chose, c'est que si je mets une robe, c'est pour qu'on la voie ! D'abord, ton opinion, je m'assois dessus... M^{me} Ratinel m'a fait assez de compliments !

MUFFEREAU. — M^{me} Ratinel ? Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

CLÉMENTINE. — C'est la femme de M. Ratinel, tout simplement. Son mari est dans les draps.

MUFFEREAU. — Il est couché ?

CLÉMENTINE. — Idiot ! Il est dans les draps comme tu es dans le fer-blanc. Il vend des lainages de coton, il est fournisseur de l'armée... Mais ne t'assieds donc pas sur cette chaise, tu vas lui casser les pattes.

MUFFEREAU. — Alors il faut que je reste debout !

CLÉMENTINE. — Sans ce chauffeur, j'aurais passé une matinée délicieuse, mon cher !

MUFFEREAU. — Mon cher ? Voilà que tu m'appelles : mon cher ?

CLÉMENTINE. — Comment veux-tu que je

t'appelle ? Mon vieux ! (Avec un soupir.) Tu auras beau faire, tu auras bien du mal à te décrocher.

MUFFEREAU. — Je ne cherche pas à épater le monde... je gagne de l'argent, — et j'en gagne ! — ça me suffit.

CLÉMENTINE (très femme du monde). — Oui ! mais, moi, j'ai d'autres aspirations ! (Elle sonne.)

MUFFEREAU. — Veux-tu que je te dise ? Tu me fais suer !

CLÉMENTINE. — Sois vulgaire, il ne manquait que ça !

MUFFEREAU. — Enfin, quoi ? Toi aussi, tu auras beau faire, tu n'en resteras pas moins la fille de ta mère, de ta mère qui était crémière.

(Le domestique entre.)

CLÉMENTINE. — Je te prie de te taire devant mes gens ! (Au domestique.) Apportez-moi mon en-cas ?

LE DOMESTIQUE. — Oui, madame. (Il sort.)

MUFFEREAU. — Qu'est-ce que tu veux faire d'un parapluie.

CLÉMENTINE. — A pleurer ! Je vous dis que vous me donnez envie de pleurer !

MUFFEREAU. — Tu me dis « vous » ?

CLÉMENTINE. — Dorénavant, si vous le voulez bien, nous nous dirons « vous » devant le monde... Ça se fait !

MUFFEREAU. — Où ça ?

CLÉMENTINE. — Dans le monde !

MUFFEREAU. — Dans quel monde ?

CLÉMENTINE. — Dans celui que je fréquente.

Que vous restiez à votre usine avec vos mains mal soignées et votre complet de chez un tailleur de quartier, c'est votre droit. Vous me permettrez toutefois d'avoir d'autres goûts.

MUFFEREAU. — Du moment que tu ne me forces pas à fréquenter tes coteries.

(Le domestique entre, installe la table et se retire.)

LE DOMESTIQUE. — L'en-cas de Madame est servi.

MUFFEREAU. — Voilà que tu manges au salon, à présent ?

CLÉMENTINE. — Ça vous gêne ?

MUFFEREAU. — Ça va bien ! il n'y a personne, tu peux me tutoyer.

CLÉMENTINE (la bouche pleine). — Je m'habitue ! (Elle mange.) Mes coteries ! (Elle hausse les épaules.) Mes coteries ! Tu ne sais pas avec qui j'étais au Bois ce matin ?

MUFFEREAU. — Avec M^{me} Ratinel, tu me l'as déjà dit.

CLÉMENTINE (la bouche pleine). — Il n'y avait pas que M^{me} Ratinel, il y avait M^{me} Tardier... Ça ne te dit rien ?

MUFFEREAU. — Tardier ?... attends donc ? l'épicier ?

CLÉMENTINE. — L'épicier ! Un fabricant de conserves n'est pas un épicer... C'est une femme du monde.

MUFFEREAU. — Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

CLÉMENTINE. — Je ne suis pas une imbécile, ça se voit !

MUFFEREAU. — Je l'ai connue, ta M^{me} Tardier : avant la guerre elle était dans sa caisse et rendait la monnaie. C'est une petite blonde insignifiante...

CLÉMENTINE. — Insignifiante ! Une poupée !

MUFFEREAU. — Une poupée ! (Il hausse les épaules.) Une petite femme dont on ne dit rien !

CLÉMENTINE. — C'est justement ce qui te trompe, on dit qu'elle a un amant !

MUFFEREAU. — Tous mes compliments !

CLÉMENTINE. — Elle a un mari odieux !

MUFFEREAU. — Tardier ? C'est un mari comme tous les maris. Et d'ailleurs je m'en moque ! Mais tu pourrais choisir pour amies des femmes qui se tiennent bien.

CLÉMENTINE. — On ne verrait personne ! M^{me} Tardier et M^{me} Ratinel s'occupent d'une œuvre très intéressante... Je ne sais pas au juste laquelle, mais enfin ce sont des orphelins.

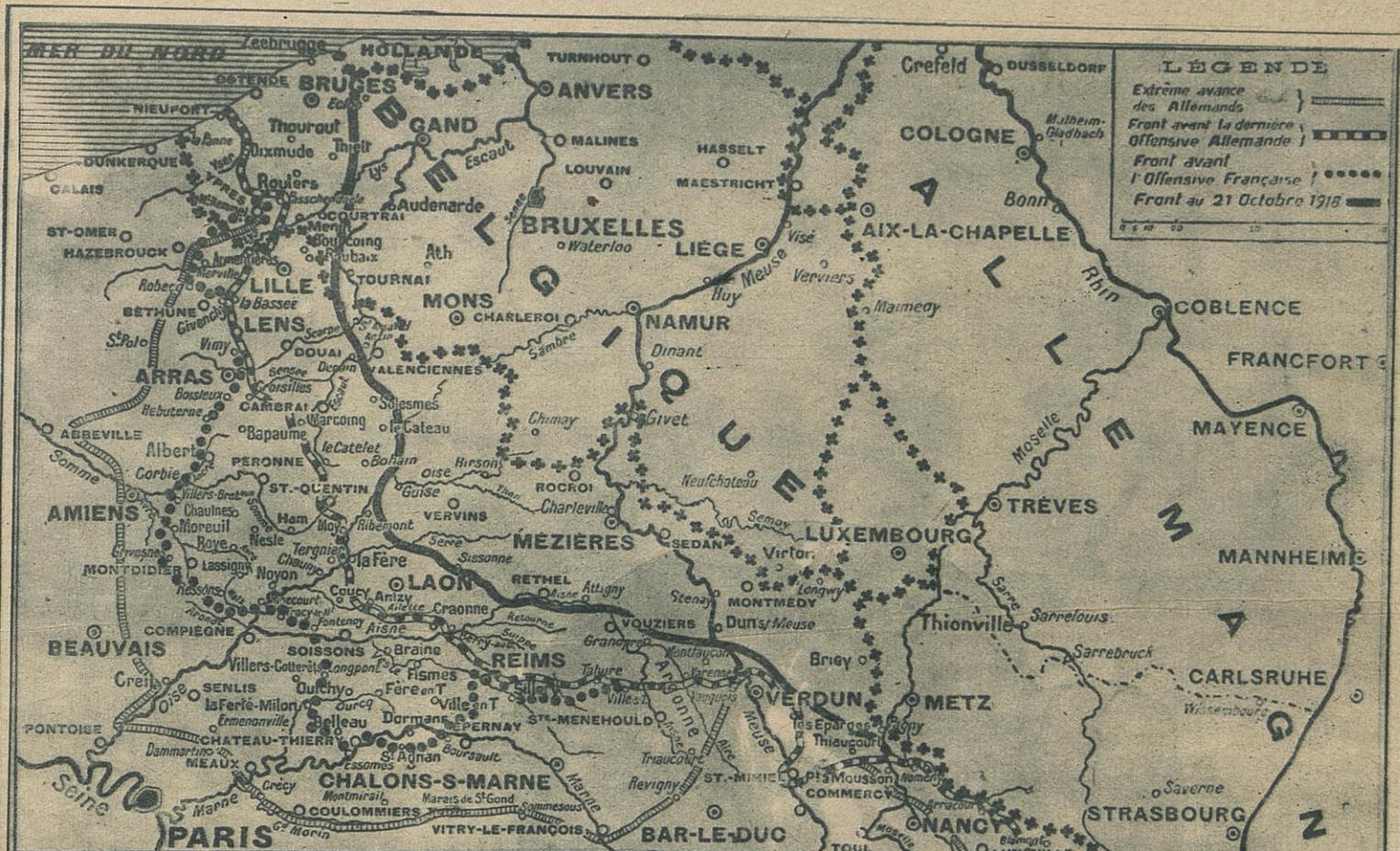
MUFFEREAU. — Je vois ça : elles t'ont tapée !

CLÉMENTINE. — Pour qui me prends-tu ? Elles m'ont demandé de m'intéresser à leur œuvre.

MUFFEREAU. — C'est bien ce que je disais !

CLÉMENTINE. — Je te répète que tu te fourres le doigt dans l'œil. Elles organisent une représentation sensationnelle dans laquelle on donnera la première représentation

J'ai vu
DANS CAMBRAI DÉLIVRÉE



Carte montrant l'avance des armées franco-anglo-belges à la date du 21 octobre 1918.



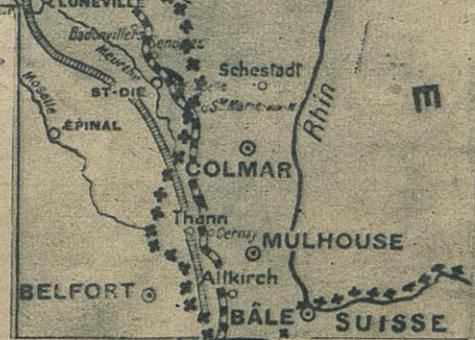
Le curé et les notables de la ville de Cambrai délivrée par les Anglais, sur les marches de l'église.



Pompiers canadiens combattant un incendie.



M. Clemenceau félicitant le curé de Cambrai.



M. Clemenceau et M. Renault devant l'Hôtel de Ville.

Lille, Douai, Roubaix, Tourcoing, Tournai, Bruges, Courtrai, Menin. Toutes ces villes viennent d'être délivrées de l'odieuse joug allemand et plus de 800 000 Français et Belges ont vu finir leur esclavage. Cambrai avait été reprise le 9 octobre, mais, obéissant à leur sauvage tactique, les Boches, en se retirant, ont incendié presque toute la ville. Quelques heures après la délivrance, M. Clemenceau est venu rendre visite aux habitants délivrés et féliciter le général Horne et ses glorieux soldats qui ont rendu Cambrai à la France.



Le général Horne et le curé de Cambrai.

d'une revue de... attends... un nom très connu... un type dont tout le monde parle... tu ne connais que lui...

MUFFEREAU. — Rostand?

CLÉMENTINE. — Mais non... bien plus connu... Passe-moi mon sac, j'ai mis son nom sur mon calepin pour ne pas l'oublier.

MUFFEREAU. — Il n'y a que toi qui ne le connais pas, alors.

CLÉMENTINE. — J'ai tant de choses dans la tête! (Elle lit dans son calepin). Bouquetière... Paul Bouquetière, auteur de *Vas-y, baronne!* Wagram 32-29. (Se reprenant.) C'est son numéro de téléphone... Il va venir ici cet après-midi.

MUFFEREAU. — Pourquoi faire?

CLÉMENTINE. — Laisse-moi t'expliquer! La revue qu'il va faire doit être jouée par des femmes du monde.

MUFFEREAU. — Et alors?

CLÉMENTINE. — Alors je jouerai un rôle.

MUFFEREAU (pouffant). — Toi? Tu vas jouer la comédie?

CLÉMENTINE. — Oui! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire?

MUFFEREAU. — J'ai horreur du ridicule, je te prie de rester tranquille.

CLÉMENTINE. — Parce que?

MUFFEREAU. — Parce que tu devrais comprendre... Toi et moi... nous ne sommes pas... enfin nous avons fait fortune, c'est très bien... mais je ne suis pas fou... je me rends compte... tu devrais te rendre compte aussi...

CLÉMENTINE. — Non! parce que tu as des idées étroites, des préjugés idiots... une façon de considérer les choses comme... comme un ferblantier!

MUFFEREAU. — Si je suis ferblantier, tu es ferblantière; restons ce que nous sommes et fiche-moi la paix avec tes histoires!

CLÉMENTINE. — Tu veux m'interdire de faire le bien! C'est trop fort! Si je joue un rôle dans cette revue, ce n'est pas pour moi, c'est pour de pauvres orphelins qui sans nous...

MUFFEREAU. — Donne-leur de l'argent aux orphelins, mais ne t'exhibe pas, ils y gagneront!

CLÉMENTINE. — Tu crois que la charité, ça consiste à donner de l'argent! Mon petit, je vais te dire une chose qu'on m'a dite ce matin: le vrai mérite de la charité c'est de la faire pour son plaisir.

MUFFEREAU. — D'ailleurs, je me demande pourquoi je discute: quand ton M. Bouquetière t'aura vue, je suis tranquille, on se passera de toi! Il se rendra compte que tu es parfaitement incapable...

CLÉMENTINE. — Mon Dieu! que les maris sont bêtes. Il n'y a que toi qui ne saches pas quelle femme je suis. Mais pourquoi discuter...?

MUFFEREAU. — C'est ce que je dis!

CLÉMENTINE. — Occupe-toi de ton usine; j'ai une autre mission: les obligations mondaines.

MUFFEREAU. — C'est à se tordre.

CLÉMENTINE (hors d'elle). — Parvenu!

ROBERT DIEUDONNÉ.

ARMISTICE BULGARE

Au lendemain de la signature de la convention militaire par laquelle le commandement des armées alliées et le Gouvernement bulgare ont décidé de mettre fin aux hostilités, il est permis de préciser l'histoire des négociations qui l'ont précédée.

L'état de démoralisation et de lassitude de l'armée bulgare battue et poursuivie par les forces alliées laissait prévoir que la Bulgarie, à la veille de l'invasion, et n'attendant plus de l'Allemagne que des secours illusoire, ne tarderait pas à renoncer à la lutte.

Le 26 septembre, onze jours après le début de notre offensive, la débâcle se précipitant, un officier d'état-major bulgare qui s'était présenté en parlementaire aux avant-postes britanniques arrive à Salonique. Il est porteur d'une lettre dans laquelle le général Todorov, au nom de son gouvernement, prie le commandant en chef des troupes britanniques de bien vouloir intercéder auprès du commandement des armées alliées pour que celui-ci accorde à la Bulgarie une suspension d'armes de quarante-huit heures et consente à recevoir une délégation de plénipotentiaires chargés d'engager des pourparlers au sujet de la cessation des hostilités et, éventuellement, de la paix.

Le général Franchet d'Esperey répond qu'il ne saurait être question d'interrompre les opérations en cours, mais qu'il est tout disposé à accueillir les délégués du Gouvernement bulgare. Le parlementaire est reconduit le lendemain au quartier général britannique et rejoint ses lignes.

Le 28, l'attaché au consulat général des États-Unis de Sofia, précédant à Salonique les négociateurs bulgares, annonce leur arrivée au général en chef. Il témoigne du désir qu'a la Bulgarie de conclure la paix: elle a même essayé de toucher à ce sujet le Gouvernement de Washington par une communication que l'Autriche a interceptée.

Peu après, deux automobiles bulgares, conduites par des sous-officiers bulgares, déposent au quartier général du commandement des armées alliées M. Liaptchef, ministre des Finances, président de la délégation, le général Loukoff et M. Radef, ministre plénipotentiaire. Tous trois ont joué un rôle important au cours de ces dernières années: M. Liaptchef fut envoyé à Constantinople, en 1908, après la proclamation de l'indépendance; M. Radef, qui a été longtemps

de la puissance de leur matériel et de l'enthousiasme de leurs troupes, n'ont pas de peine à comprendre que les conditions du général sont irréductibles. Le Gouvernement qui les a envoyés ne se fait aucune illusion à cet égard. Ils ne chercheront, au cours des deux séances de la journée du 29, qu'à obtenir de minimes concessions destinées à sauvegarder l'amour-propre national et à ne pas aggraver la situation politique intérieure de leur pays.

A 10 h. 50 du soir, l'accord se fait sur un texte au bas duquel le général Franchet d'Esperey, M. Liaptchef et le général Loukof apposent aussitôt leurs signatures.

Dans les premiers jours de septembre, les journaux bulgares, prévoyant l'offensive alliée, se prétendaient assurés de son échec.

Le 15, les armées du général Franchet d'Esperey fondaient sur les positions du Sokol et du Vetre-nik, y pratiquaient une large brèche et se précipitaient à la poursuite des troupes bulgares en complet désarroi.

Dès le 24, la défaite tournait en débâcle.

Le 26, la Bulgarie demandait à traiter.

Le 29, la suspension des hostilités était ur. fait accompli et l'armée d'Orient, digne émule des vainqueurs des Flandres, de Picardie et de Champagne, avait l'honneur de poser la première pierre du monument de la paix.

GRAINE DE FRANCE

Durant les derniers jours d'août 1914, alors que nos régiments battaient en retraite le long de la Meuse, poursuivis par les troupes allemandes qui descendaient en torrents sur leurs pas, semant partout la mort et l'incendie, un jeune Lorrain de la région de Montmédy, Georges Domange, âgé de seize ans, demande au colonel du 9^e d'infanterie, qui traversait alors son village, de le laisser suivre le régiment et de lui permettre de faire le coup de feu avec ses hommes.

Le colonel accueillit l'enfant, le réconforta, lui fit une place dans sa troupe bien éprouvée, mais le conserva près de lui sans lui permettre de s'exposer lui aussi. Le petit Domange, solidement bâti, bien qu'encore en pleine croissance, assista ainsi de loin, et de près, cependant; par rapport à la plus grande partie de ses contemporains, aux premières batailles de la guerre, connut une première revanche aux beaux soirs victorieux de la Marne, puis habita les premières tranchées avec ses anciens.

Il était vraiment devenu, dès l'automne, « l'enfant du régiment », perpétuant ainsi en sa personne une des plus vieilles et des plus touchantes traditions de l'Armée française. D'autre part, il n'avait pas perdu de vue la réalisation de son rêve: il voulait se battre, être soldat pour venger les ruines de son village, et les siens.

En décembre 1914, pour ses dix-sept ans, il fut autorisé à s'engager, et dès ce moment il vécut la vie de guerre de ses camarades, partageant leur destinée, les batailles, les repos, les joies. Il devint caporal, fut cité à l'ordre, blessé à son tour. Ce jour-là il éprouva une grande fierté.

Au mois de mai dernier, le régiment était en ligne devant Verdun. Un soir, l'ennemi fit un coup de main. Domange commandait un petit poste. Préparation brutale d'artillerie: Domange fut atteint d'un éclat d'obus au coude gauche. « Ça n'avait aucune espèce d'importance », pensait-il. Il resta sur place, à son devoir. Mais les Boches étaient deux cents. Ils avaient avec eux des lance-flammes, des mitraillettes. En dépit de toute son énergie, le poste fut environné, cerné et fait prisonnier.

Au jour, quand on apprit dans le régiment la capture du caporal Domange, il y eut de la tristesse et un nouveau motif de haine contre l'ennemi parmi les hommes.

Mais Domange ne devait pas demeurer bien longtemps dans les lignes allemandes. Juste le temps de rapporter quelques renseignements précieux et il revenait. Le Boche avait commis la faute impardonnable d'interner notre petit poilu dans la citadelle de Montmédy, au plein cœur de son pays. Il fut pendant quelques semaines à la corvée dans un bois, l'air innocent et doux; mais il mûrissait son projet « d'en jouer un air ». Et comme il en eut bien vite assez — estimant, ainsi qu'il le raconte, « que le blé bouilli et la soupe aux betteraves étaient contraires à sa petite santé », — il organisa son évasion, rapidement, pour retrouver le vieux « frichti » du cuistot — et son régiment. En plein jour il partit, entraînant un camarade, navigua pendant trois nuits dans les lignes allemandes et vint rentrer dans nos lignes en bolide, sous le feu des tranchées boches mises en alerte à l'endroit même où il avait été fait prisonnier cinq semaines plus tôt.

Il revenait parmi nous, ayant choisi ce coin, disait-il, afin de mieux prendre sa revanche.

Le général commandant l'armée a cité à son ordre l'enfant de troupe d'hier, le fier et tenace caporal d'aujourd'hui.



Au centre, entre un officier français et un officier anglais, le commandant Fragauff, parlementaire bulgare.

M. Radef, ministre plénipotentiaire délégué bulgare. M. Liaptchef, ministre des finances, délégué bulgare.

A gauche: le général Loukoff, commandant la 2^e armée bulgare repartant en automobile pour Sofia.

ministre à Berne, représentait le Gouvernement du tsar Ferdinand, en Roumanie, lors de la signature du traité de Bucarest, et le général Loukoff commande la 2^e armée bulgare.

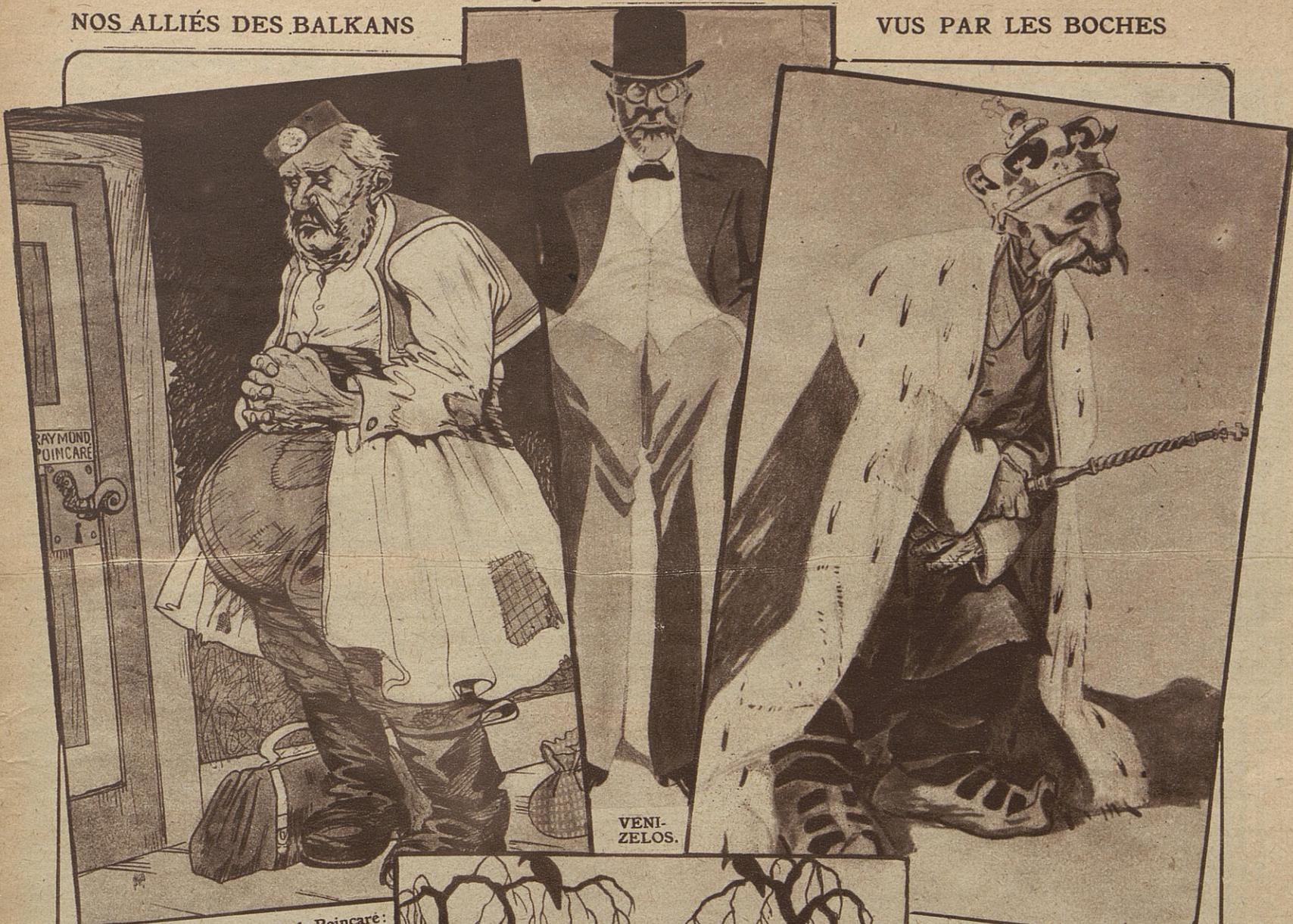
Ils sont reçus le soir même, à 6 heures, par le général Franchet d'Esperey qui fixe au lendemain, 9 heures, l'ouverture des négociations. Celles-ci se déroulent le 29, dans la villa du général, et occupent deux séances.

La Commission comprend le général Franchet d'Esperey, le général Charpy, chef d'état-major du C. A. A., un commandant secrétaire et les trois délégués du Gouvernement bulgare.

Chacun de ceux-ci reçoit dès l'abord copie des conditions que le généralissime impose à la Bulgarie et auxquelles le Gouvernement français vient de donner son entière approbation.

Ces conditions ne concernent bien entendu que la conclusion d'une convention militaire. Il ne s'agit pas de régler la situation territoriale des Balkans, ni d'engager l'avenir. Le commandement ne se préoccupe que de s'assurer sans délai les avantages qu'il juge indispensables à la poursuite des opérations et de mettre, à ce point de vue, la Bulgarie hors de cause.

Les délégués qui ont traversé, au cours de leur voyage, toute la région où achève de se dissoudre leur armée en déroute, et qui ont pu se rendre compte, de visu, de la force offensive des Alliés,



Le roi Nikita devant la porte de Poincaré :
« Dire qu'il me fait attendre ! »

Pierre le Noir, roi de Serbie.



Le roi de Serbie à Ferdinand de Roumanie :
« Mon exemple ne l'avait donc pas suffi ! »



Une voix de Roumanie :
« Jamais je ne ferai la paix ! »



Venizelos, le nouvel Erostrate, met la Grèce en feu, pour que son nom devienne immortel.



Les hôtes de Roumanie (le roi et la reine) arrivent à l'hôtel des rois errants.

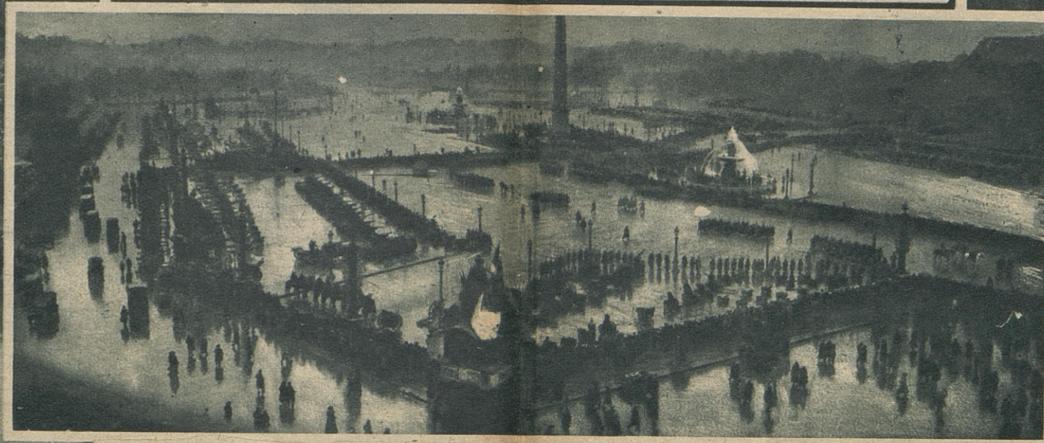
A l'heure où les troupes serbes atteignent avec nos soldats le Danube et voient leur patrie libérée, au moment où les Bulgares capitulent, où les Grecs se battent à nos côtés et où la Roumanie secoue le joug de fer qui l'étreignait depuis la capitulation russe, les documents d'

ont ne manquent pas d'intérêt. Ce sont les caricatures que les Boches firent de nos glorieux alliés des Balkans lorsque le sort des armes leur était contraire. Toute cette lourde ironie se retourne aujourd'hui contre ses auteurs. On sait d'ailleurs qu'ils n'en auront nulle vergogne.

(LA FÊTE DE LA CLASSE 20 ET DE L'EMPRUNT DE LA LIBÉRATION



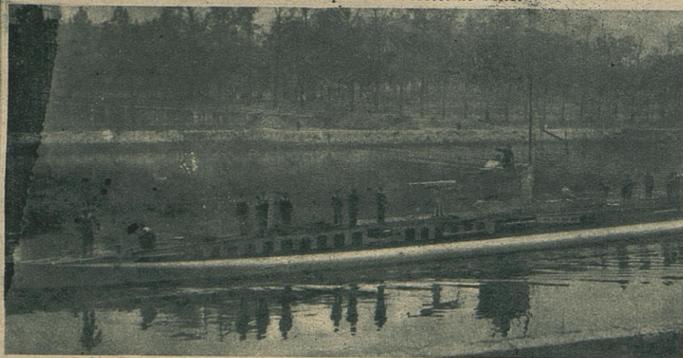
Les tanks arrivant place de l'Hôtel-de-Ville.



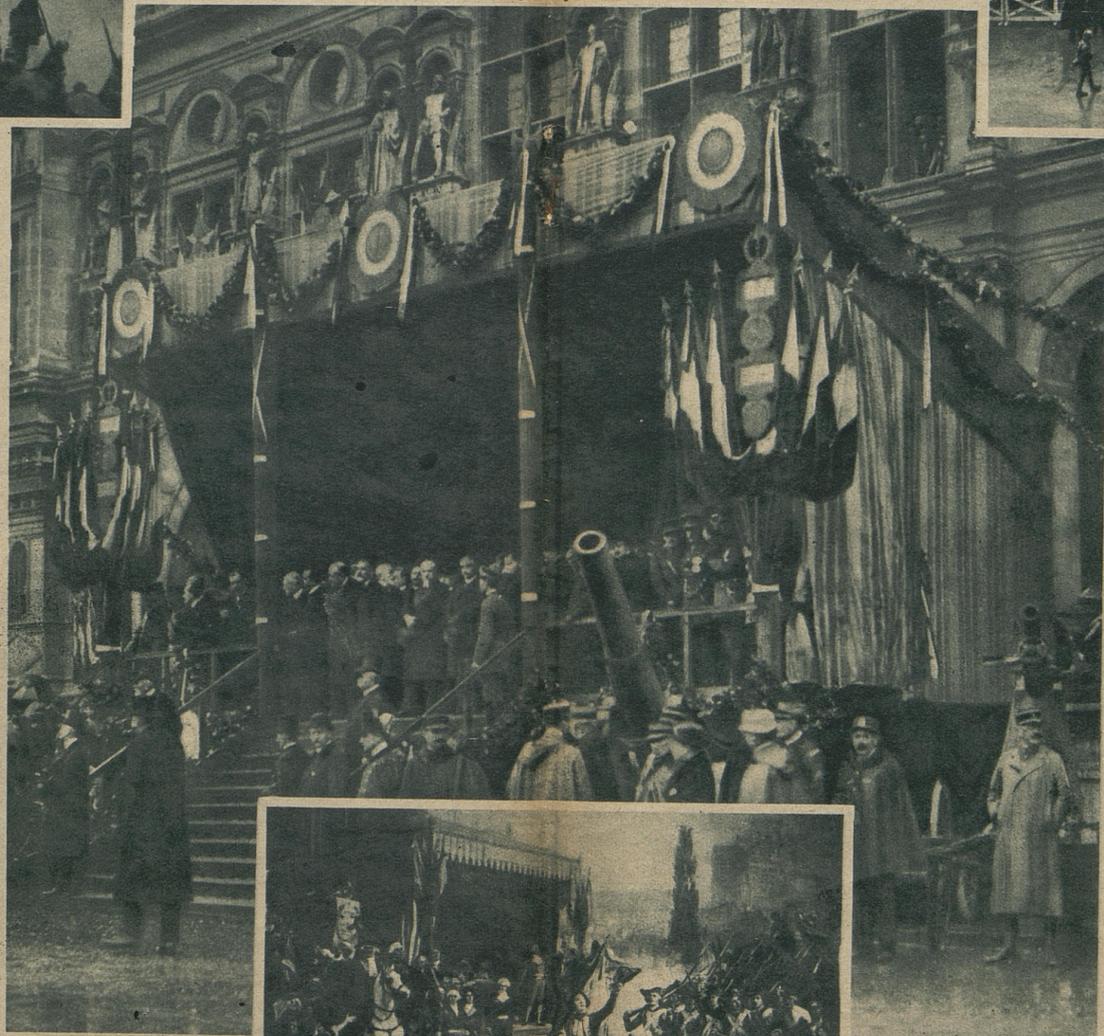
Le cortège et les trophées place de la Concorde.



Les canons allemands et la foule place de l'Hôtel-de-Ville.



Le sous-marin « Montgolfier » qui reçoit les souscriptions.



La tribune et les officiels



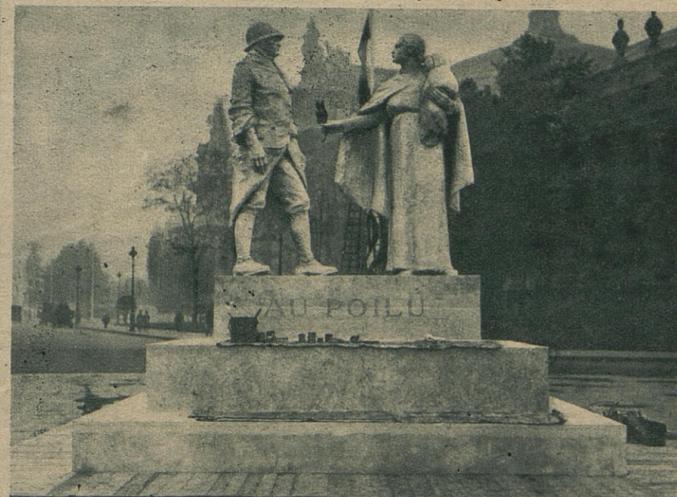
Un tank allemand devant l'Obélisque de Louqsor.



Les jeunes dragons quittant les Invalides avec les fanions offerts par les Villes de France.



Les enrôlements volontaires en 1792 (tableau de Vinchon).



Le Monument du Poilu aux Champs-Élysées.

Malgré la pluie qui tombait, la fête de la classe 20 et de l'Emprunt de la Libération est déroulée le dimanche 20 octobre avec une grande ampleur. Les démonstrations sportives avec les jeunes préparatistes ont eu lieu aux Tuileries et les détachements alliés ont défilé des Invalides à la place de l'Hôtel-de-Ville devant

place de l'Hôtel-de-Ville.

l'estrade, reproduction de la Tribune des volontaires de 1792, où se tenait le Président de la République et tous les personnages officiels. Aussitôt après le défilé, les souscriptions pour l'Emprunt de la Libération ont été reçues dans la tribune même et un généreux Américain a souscrit pour 1 500 000 francs pour sa seule part.

Les échos de J'ai Vu...



M. LESCOUVÉ, procureur général pour le procès Caillaux.

L'AUXI ET LE ROND-DE-CUIR

Pour fournir à une administration quelconque un certificat de vie, un auxiliaire se rendit l'autre jour à la mairie de son quartier et, après avoir perdu une longue heure à attendre son tour, il fut accueilli avec l'amabilité ordinaire par un rond-de-cuir tout pareil à l'immortel père Soupe de Courteine. Après avoir feuilleté la liasse de paperasses que lui avait remises le solliciteur, l'employé leva la tête et dit : — Bernard, c'est le nom de votre père ? — Et c'est le mien aussi, oui, monsieur. — Votre père était-il Français ? — Sans doute ! Ne voyez-vous pas sur les feuilles qu'il est médaillé de 1870 ? — Qu'est-ce que ça prouve ? L'auxiliaire s'énerma un peu et répliqua : — Ça prouve qu'il a fait son devoir jadis et que tout le monde ne peut être pas en dire autant. — Vous m'insultez ? — Celui qui se sent morveux se mouche. Le bureaucrate se dressa derrière la barrière qui le séparait du *vul-gum pecus* : — Qu'est-ce que vous diriez si je vous faisais arrêter. — Je dirai que vous êtes fou ! — Me laisser traiter ainsi par un embusqué ! Mot fatal ! L'auxiliaire, qui avait été blessé au front, leva une main courroucée qui s'abattit sur la joue du quinquagénaire. La police, aux cris poussés, intervint. Que pensez-vous qu'il arriva ? L'auxiliaire hérita de quinze jours de prison et n'obtint pas son certificat de vie qui devait lui permettre de toucher une petite pension. Aussi voilà : il avait touché à M. Lebureau !

LA CHARLOTTE CORDAY RUSSE

Dora Kaplan, que les bolcheviks viennent de faire périr pour la chaîne d'avoir attenté aux jours de Lénine, le Marat de la révolution russe, était une jeune femme de 30 ans. Elle avait participé à la Révolution de 1905, qui amena la création de la Douma d'Empire. Arrêtée pour sa propagande révolutionnaire, elle réussit à s'évader de prison en 1906. Malheureusement pour elle, le provocateur Azel connut son refuge. Il la fit arrêter à nouveau et condamner à 13 ans de travaux forcés et à la déportation en Sibérie.



M. TURINAZ, député de Nancy, qui vient de mourir.

C'est là qu'elle se lia avec Catherine Breschkovska, la « grand'mère de la révolution ». Lorsque survint la révolution de 1917, Dora Kaplan fut libérée et rentra à Pétrograd. Patriote ardente, elle combattit les bolcheviks qui, devenus maîtres du pouvoir, l'emprisonnèrent en janvier 1918.

Relâchée au mois de mars suivant, elle alla retrouver sa famille à Kief, et c'est de là qu'elle partit pour aller tuer Lénine.

Elle est morte sans une plainte, refusant obstinément jusqu'à la fin de révéler les noms de ses complices.

JUSTICE ?

Les bolcheviks ont des idées politiques non seulement outrancières, mais encore assez vagues. Cette anecdote en témoigne.

Au moment de la dissolution de l'armée russe, des soviets de soldats se formèrent et jugèrent leurs officiers. Jugements rapides dont la sentence était ordinairement sauvage. Les officiers étaient, sans autre forme de procès, exécutés à coups de grenades.

Un officier anglais, qui s'était engagé dans l'armée russe et y avait peu à peu acquis par son talent et son courage, le grade de colonel, passa de la sorte en jugement.

— Nous ne pouvons faire moins pour vous qui êtes Anglais que pour nos chefs russes, déclarèrent ses juges... Nous vous exécuterons donc demain matin.

Notre allié médita cette sentence avec un flegme tout britannique.

Après quelques instants de méditation, il demanda à être traduit à nouveau devant ses juges et leur dit :

— Je crois, citoyens, que vous êtes tombés dans une déplorable erreur. Je ne suis pas Anglais, mais Écossais et natif d'Edimbourg.

— Oh ! mais ce n'est pas la même chose, déclara le chef de ce jury redoutable... Ce n'est pas la même chose. Vous êtes Écossais... alors vous avez deux mois de congé.

Et ils l'élargirent. Notre homme n'attendit pas son reste. Après des péripéties multiples, il aborda récemment en Angleterre. Et c'est lui que notre confrère le *Daily Telegraph* vient d'envoyer comme correspondant spécial pour suivre les armées anglaises en Mésopotamie.

La contrée est encore lointaine, mais elle est plus sûre.

DES MOTS

Nos soldats ont su, au cours de toutes nos guerres, trouver les mots de la situation. On a recueilli leurs paroles. On n'a pas encore eu le temps de recueillir toutes celles que ces quatre ans de guerre ont fait naître. Voici quelques-uns de ces mots héroïques, que le *Mercur* a relevés dans les publications officielles.

C'est, à Beauséjour (27 février 1915), le sous-lieutenant Cazeau, marsouin traversé de part en part et se sentant mourir, qui se fait placer face à l'ennemi et chante « Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau... » Le même jour, le lieutenant Lelong, marsouin lui aussi, déjà blessé et voyant la position perdue, sort son revolver et lit aux hommes qui l'entourent : « Je vais vous faire voir comment meurt un officier français ! » Il se

précipite sur les Allemands, en abat plusieurs et tombe.

Le 30 juin 1915, à Bagatelle, le capitaine Dubois, du 8^e bataillon, entouré d'ennemis, se défend jusqu'à la mort en criant : « Un officier français ne se rend pas ! » Le 16 juillet 1917 le sous-lieutenant Gagé, du 56^e bataillon de chasseurs, tombé à la tête de sa section après avoir repoussé par deux fois une attaque ennemie sur une tranchée récemment conquise, encourage ses hommes jusqu'à son dernier souffle, en leur disant : « Courage, chasseurs, défendez-vous jusqu'à la mort. »

Le 21 mai 1917, le lieutenant Pillon, du 25^e d'infanterie, tombait devant ses hommes en atteignant l'objectif qui lui avait été assigné. Quelqu'un lui faisant observer qu'il s'exposait trop, pour un commandant de compagnie, dans ses reconnaissances personnelles en avant des lignes avant l'attaque, il répondit : « Je ne m'exposerai jamais trop si j'évite la perte d'un seul de mes hommes. »

Le soldat Lambert, du 155^e d'infanterie, blessé grièvement, le 20 février 1916, au cours d'une patrouille



gauche : D'ANNUNZIO, COMMANDANT L'ESCADRILLE ITALIENNE SUR LE FRONT FRANÇAIS. — A droite : GÉNÉRAL ABBRICCI ET CAPITAINE RICCIOTTO CANUDO.

pour laquelle il s'était volontairement offert, et resté près des lignes ennemies, a répondu à un officier allemand qui lui enjoignait de venir se faire soigner dans les lignes ennemies, faute de quoi il serait tiré sur lui : « Tuez-moi si vous voulez, mais je suis Français et je vais chez les Français. »

Enfin le caporal Jacquemin, du 271^e d'infanterie, dont le mot est plus profond et va plus loin peut-être que toutes les paroles que nous venons de rapporter. Le 5 mai 1916, étant volontaire pour une patrouille de vingt-quatre heures, il resta contre les fils de fer allemands après avoir répondu à un camarade qui voulait l'en dissuader sous prétexte qu'il était veuf et père de trois enfants : « C'est pour eux que je le fais. »

CHATELAIN

On sait que le syndicat des chauffeurs de taxis vient de se rendre acquéreur d'une merveilleuse propriété en Touraine. C'est en effet un syndicat que la guerre paraît avoir singulièrement enrichi. Les conducteurs qui désirent prendre du repos, ou qui, malades, ont besoin d'une convalescence, se rendent à la propriété, et là, moyennant une assez faible rétribution, passent des heures divines et réconfortantes.

C'est ainsi qu'un chauffeur de Levallois partit vers la mi-septembre voir vendanger les coteaux des jardins de la France. C'était un de ces chauffeurs intransigeants et bourrus qui n'ont, en quittant Levallois le matin, d'autre but que, de le regagner au plus vite, sans souci de savoir si les occupations de leurs clients les appellent vers d'autres directions. A force d'insulter les malheureux suppliants qui, sous la pluie battante ou à des heures avancées, l'avaient imploré, notre homme avait attrapé une extinction de voix justicière et, pour se reposer, il était parti dans ses terres. Mais il lui fallut revenir et il

avait passé sa dernière semaine à faire des provisions pour son hiver : du beurre, des œufs, de la charcuterie, des pommes de terre, tout ce qu'il avait pu trouver. Mais, hélas, débarqué vers neuf heures du soir à la gare d'Orsay et surchargé de colis, ce nouveau riche avait dû faire l'expérience du mal qu'on pouvait avoir à trouver un véhicule. En vain il supplia ses confrères, en vain il offrit des prix extravagants, en vain il s'efforça de dire qui il était et les bienveillances qu'on pouvait avoir pour lui : rien n'y fit. Il fut contraint d'attendre le jour et de louer une voiture à bras. Mais il n'est point de ceux qui viennent à résipiscence ; sa colère ne s'adresse pas à ses collègues, mais bien à ses futurs clients qui, hurla-t-il devant le zinc des mastroquets, lui paieront ses contrariétés du retour, et comment !



M. JOSEPH CAILLAUX, dont le procès passe à la Haute-Cour le 29 octobre.

L'ADRESSE

Deux soldats américains, un petit bout de papier entre les mains, se dirigèrent vers un agent ; ils lui tendirent la feuille et attendirent. L'agent, qui n'était pas interprète, prit son temps pour déchiffrer l'inscription, puis il la lut pour bien se pénétrer du texte :

M^{lle} Marie-Louise Guignard, Poste restante, Pantin.

— Alors quoi ? demanda-t-il pour être fixé.

— Adresse ! dit le Yank qui possédait des bribes de langue française. — MARRAINE ! dit l'autre qui ne savait que ce mot-là.

— Je vois bien que c'est une adresse !... répliqua l'agent à qui on ne pouvait rien cacher.

— Aller chez marraine ! s'obstina l'Américain.

— Vous ne pouvez pas l'attendre à la poste ! dit l'agent.

L'Américain craignit que l'agent ne l'eût pas bien compris.

— Adresse, adresse marraine ! Et d'un doigt il montrait l'écriture griffonnée.

— Ce que vous êtes entêtés ! murmura l'agent. Adresse : Poste... poste... donc pas adresse. Si allez poste... obligés attendre marraine longtemps... longtemps !...

L'agent avait chaud d'un tel effort, persuadé que le petit nègre est l'idiome natal de tous les allés.

Enfin un monsieur qui prétendait savoir l'anglais se faufila au milieu des badauds qui prenaient plaisir à entendre ce dialogue : « Je vais leur expliquer ! » dit-il.

Et il parla longuement anglais, mais les Yanks avaient leur idée : ils demandèrent le chemin de Pantin et se dirigèrent vers la poste. Peut-être y sont-ils encore à attendre la marraine qui leur avait donné cette adresse...



GARROS, le légendaire héros, mort au champ d'honneur.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON (adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)

— Croyez-vous, Jimmy, que nos ennemis soient déjà en possession des duplicata en question?

— Non, c'est impossible ! Ils ne pourront rien recevoir de Rotterdam d'ici deux ou trois jours.

— Dans ce cas, nous avons donc nous-mêmes deux ou trois jours pour mettre nos plans à exécution, pour agir et remporter la victoire.

— Mais que pouvons-nous donc faire, à présent ? Expliquez-vous, mon cher Phillip.

— Bénissez le ciel, Jimmy, qu'il nous ait accordé ces deux ou trois jours ; il n'en a pas fallu davantage à Joffre pour gagner la bataille de la Marne. Nous pouvons faire de grandes choses pendant ce temps de répit qui nous est laissé.

— Très bien ! Agissons donc tout de suite.

Phillip se tourna à ce moment-là vers l'infirmière et dit :

— Miss Cecily, quand, pendant le dîner, vous avez affirmé que vous aviez parfaitement dormi l'autre matin, ne faisiez-vous pas quelques réserves ?

— Mon Dieu !... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

L'officier tira une large bouffée de son cigare.

— Que vous importe : pourquoi ? Répondez à ma question. Et puis non, c'est inutile. Je vais y répondre pour vous. Il est parfaitement exact qu'en rentrant chez vous, vous avez parfaitement bien dormi. A votre réveil, vous êtes sortie pour faire une courte promenade ; à votre retour, vous avez lynché tranquillement ; et ce n'est qu'en pénétrant dans votre chambre pour y faire un brin de toilette que vous avez senti soudain une inquiétude folle vous envahir. Quelqu'un y avait cambriolé tous vos meubles, cambriolé à fond.

— Comment avez-vous su cela ?

— Oh ! c'est bien simple ! Je vous ai déjà dit qu'après mon lunch je suis allé faire un tour en ville.

— Et vous avez vu nos bandits ? interrogea l'infirmière.

— Pas le moins du monde... mais quand je suis revenu à mon appartement, j'ai trouvé ma chambre cambriolée, cambriolée de fond en comble, comme la vôtre.

— Phillip, s'écria Thorold qui s'était levé de son fauteuil dans un état d'énerverment extrême, Phillip, ce que vous nous racontez là est renversant. Mais qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire ?

— Nous allons délibérer pour le savoir. Vous avez la parole, miss Cecily.

— Moi, je n'ai rien à ajouter à votre récit. On a cambriolé ma chambre, et c'est tout.

— C'est entendu ! Pourtant, dites-nous quels sont les meubles, les objets qui ont spécialement attiré l'attention de nos bandits. Est-ce que ce ne sont pas vos boîtes à lettres, votre valise, votre secrétaire ?

— C'est cela, en effet, murmura la jeune fille.

— Chez moi aussi. Les poches de mon uniforme ont, de plus, été explorées avec un soin jaloux.

Cecily secoua la tête. Elle comprenait la pensée secrète de l'officier.

— Eh bien, Jimmy, dit celui-ci, quelle conclusion tirez-vous de ce que nous venons de dire ?

— Aucune qui puisse nous faire adopter un parti quelconque. Les Allemands savent parfaitement maintenant que nous avons, non seulement perdu les plans de la cachette, mais aussi que nous avons négligé d'en prendre copie. Et vous pouvez être assurés qu'ils ont tout mis en œuvre pour retrouver la cachette avant que nous ayons nous-mêmes mis la force armée à leurs trousses.

— Je vous ferai constater, mon cher,



L'INFIRMIÈRE OBÉIT ET, COMME L'OFFICIER, SE MIT À OBSERVER AVEC ATTENTION LES GESTES DU CHIMISTE.

qu'ils n'ont pas tenté de nous envoyer *ad patres*. C'était pourtant là le meilleur moyen de se débarrasser de nous ou de nous empêcher de leur créer des ennuis sérieux. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Pourquoi n'ont-ils même pas tenté de le faire ?

— Franchement, je n'y vois goutte, avoua Thorold.

— Je vais donc vous le dire. S'ils ne nous

ont pas condamnés à mort, c'est qu'ils voulaient avant tout sauvegarder quelque chose qu'ils désirent reprendre, cacher ou détruire avant que les autorités militaires aient pu en prendre possession.

— Sauvegarder quelque chose ? Mais, mon bon vieux, vous ne faites pas allusion, je suppose, au papier de Brandt qui constitue tout ce que nous possédons maintenant sur l'affaire ?

— Si vous trouvez autre chose à quoi je puisse songer, vous êtes un malin, Jimmy ! déclara l'officier. Et pourquoi ne penserais-je pas précisément au papier de Brandt ?

— Parce que... parce qu'il n'est qu'un document de minime intérêt. Nous avons, à plusieurs reprises, étudié soigneusement les indications qu'il contient, et nous avons acquis la certitude qu'elles se rapportaient toutes aux catacombes de la maison de Brandt et non à la cachette du trésor d'un demi-million de livres sterling. N'est-ce pas ce que vous avez reconnu, vous-même, plusieurs fois déjà ?

— Le sage peut toujours changer d'avis et d'opinions. Vous avez sur vous le papier de Brandt, j'espère ?

Le chimiste porta la main à la poche intérieure de son veston.

— Certes, je l'ai, dit-il ; le voici !

Et, tout en le remettant à l'officier, il ajouta :

— Vous avez raison, mon ami. Il est de toute évidence que nos ennemis veulent rentrer en possession de ce document. En ce qui vous concerne, vous et miss Cecily, ils ont réduit le champ de leurs investigations à venir à vos propres personnes. Ils ont acquis la certitude, en fouillant votre appartement, que le papier n'est pas caché chez vous, mais qu'il est, ou sur vous, miss Cecily, ou sur vous, Phillip, ou sur moi. Ils ont donc tracé autour de mon laboratoire ce que vous appelez : un barrage circulaire.

— En êtes-vous sûr ?

— De quoi ? Du bien-fondé de mon opinion ?

— Non... de votre domicile, dit Phillip à Thorold qui, étonné, vint se poster devant son ami.

— Mon cher, je n'ai pas quitté mon laboratoire de la journée.

— Sauf pendant le dîner, fit observer l'infirmière.

— Non, c'est impossible ! Ils n'ont pas pu pénétrer ici. Comment y seraient-ils parvenus ? Je ne vois rien qui...

— Jimmy, qu'avez-vous fait de votre revolver ? demanda d'une voix ironique le jeune lieutenant d'état-major.

Thorold ouvrit un des tiroirs de son bureau.

— Tiens ! Il n'est plus à sa place ! s'écria-t-il.

— Ils m'ont débarrassé du mien également, affirma Phillip : sans doute voulaient-ils que nous fussions sans armes à un moment donné.

Sans mot dire, le chimiste courut à la porte de son laboratoire et voulut en faire jouer la serrure. Elle était fermée.

— Je m'en doutais, avoua Phillip. D'ailleurs, si j'en juge par l'air que nous respirons ici, vos ventilateurs et vos fenêtres sont également fermés.

Thorold se précipita sur ses leviers qu'il mania avec une évidente nervosité.

— Non seulement tout est fermé, dit-il, mais les leviers sont brisés.

Peu à peu, Thorold reprit son calme.

— Je me suis donné bien du mal, jadis, pour le plus grand profit de ces brutes. Ah ! ils nous ont bien eus ! Ça n'a pas été long ! Attendons-nous donc à une très prochaine attaque. Mais comment se produira-t-elle ? Sous quelle forme ? Tout est là !

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

J'ai vu.

— Oh ! ce sera quelque chose qui ne fait pas de bruit, opina Phillip. Rien, soyez sûrs, qui provoque du scandale, de l'agitation, du tapage. Dites-moi, Jimmy, où en sommes-nous touchant l'air respirable ?

— Nous en avons pour quatre heures. La pièce est grande : en respirant avec la plus stricte économie, nous pourrions tenir jusqu'à l'aube ; mais après ?

— Il sera trop tard pour qu'ils puissent mettre leurs projets à exécution. Ils ont donc trouvé autre chose... Quoi ? Une bombe peut-être ; elle pourrait, en effet, en explosant, détruire le papier qu'ils convoitent. Ils ont inventé un moyen d'arriver à leurs fins, inéluctable, mais non destructif... un anesthésique, par exemple.

Thorold ne put s'empêcher de sourire.

— Mon brave Phillip, vous oubliez, je crois, que si cette pièce est hermétiquement close pour nous, elle l'est aussi pour les Allemands.

— C'est vrai ! avoua l'officier qui se mit à parcourir à grands pas le laboratoire. Arrivé devant le bureau du chimiste, il saisit l'appareil téléphonique et constata que les fils avaient été coupés au moyen d'une pince, au ras du mur. Enfin, après quelques secondes d'hésitation, il se dirigea vers le réservoir à odeurs.

— Thorold, vieil ami, venez par ici, s'écria-t-il soudain... pas vous, Cecily... Thorold seul... Vous, miss, vous me ferez le plus grand plaisir en vous tenant écartée le plus possible.

Lorsque le chimiste eut rejoint l'officier, il constata avec stupéfaction que des trous circulaires avaient été percés dans la porte du réservoir à odeurs, à quelques centimètres du plancher.

— Le gaz, soupira-t-il, l'allemand, plus lourd que l'air, le gaz empoisonné !

Phillip, attentif, prêtait l'oreille. De l'intérieur du réservoir, un bruit bizarre sortait, un bruit sourd, une sorte d'éruclation.

L'officier regarda son ami.

— J'ai entendu cela, dit-il, pour la première fois le 23 avril 1915, quand les Allemands ont forcé l'armée française à reculer au nord-ouest d'Ypres et à découvrir le flanc cana-

dien. C'est ce bruit-là qui a insufflé la haine de l'Allemagne dans le cœur de nos hommes, pour la première fois aussi, ce jour-là.

— Ils vident sur nous un cylindre à gaz par le soupirail.

Cependant qu'ils parlaient, les deux jeunes gens sentirent la première bouffée de gaz empoisonné. Thorold prit Phillip par le bras et le conduisit à l'autre extrémité de la pièce, auprès de l'infirmière.

— Ne bougez pas de là, dit-il : je vais parer à tout danger. Fort heureusement nous avons ici des masques !

Et il se précipita derrière le rideau qui voilait les réduits du laboratoire.

Les masques n'étaient plus à leur place. Les Allemands n'avaient pas commis la maladresse de laisser ce préservatif à la disposition des prisonniers.

Cecily frissonnait.

Phillip dressa une longue échelle de bibliothèque.

— Grimpez au sommet, Cecily ; le gaz ne pourra probablement monter si haut.

L'infirmière obéit, et, comme l'officier, se mit à observer avec attention les faits et gestes du chimiste.

Une vapeur d'un jaune grisâtre flottait déjà autour du réservoir. La mort lente, la mort implacable approchait.

C'était pour Thorold le moment d'agir — ou jamais !

Il ne tergiversa pas longtemps. Comme beaucoup d'Anglais, il avait l'esprit lent, mais la détermination prompte. Il courut à l'autre bout de son laboratoire, pénétra dans une sorte d'alcôve et en sortit quelques secondes après, tenant en mains une énorme seringue et un récipient en verre, rempli d'un certain liquide. Revenu près du réservoir, il posa le récipient sur le sol, agita joyeusement la main du côté de ses amis et partit d'un bruyant éclat de rire. Puis, il plongea la seringue dans le récipient, la remplit et dirigea un jet de liquide à travers le nuage de vapeur jaunâtre.

Peu à peu le nuage se dissipa. Et vingt minutes plus tard, le chimiste, triomphant,

allait aider Cecily à descendre de son échelle.

L'atmosphère du laboratoire était toute saturée d'une odeur de produits chimiques... mais le poison avait disparu.

— Décidément, s'écria Thorold, je n'ai point perdu mon temps à travailler pour le gouvernement ! On m'avait chargé d'étudier les gaz dissolvants. Je viens d'expérimenter ma propre découverte : elle est concluante. Il n'y a, en effet, plus aucun danger à courir ici du fait des gaz. Mais il est probable que nos ennemis vont bientôt faire irruption dans cette pièce... et nous sommes sans armes.

Phillip s'approcha d'une des fenêtres du laboratoire.

— Cette fenêtre donne sur la rue, n'est-ce pas, Jimmy ? demanda-t-il.

— Oui ! Mais pourquoi cette question ?

— Peut-on tirer les stores de l'intérieur ?

— Parfaitement !

— Faites-moi donc le plaisir d'ôter les abat-jour des lampes électriques. Enlevez-les tous ! Il me faut de la lumière... des flots de lumière, des océans de lumière.

— Je suppose que vos constables spéciaux pour la lumière sont des gens farouchement intraitables ?

— En effet... j'ai toujours pensé qu'on les avait choisis parmi les plus intraitables... mais...

— Il y a des moments où l'on se sent de la tendresse pour les plus enragés « restricteurs de lumière » ;... nous sommes à un de ces moments-là !

Les trois amis s'accoudèrent à la barre d'appui de la fenêtre, magnifiquement éclairée par dix globes électriques puissants.

— Qu'est-ce que cela ? demanda soudain l'infirmière.

— C'est le rappel à l'ordre d'un des constables spéciaux.

On frappa et l'on sonna à la porte du laboratoire.

— Bravo ! Hans est battu ! Un de nos vigiliants policemen l'a touché dans l'œil, en plein ! Cecily, Thorold, mes amis, ma ruse a réussi ; nous sommes sauvés.

(A suivre.)



LA RÉVERIE D'UN COMMANDANT DE SOUS-MARIN ALLEMAND

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Pedro Gailhard, qui fut longtemps directeur de l'Opéra de Paris, vient de mourir.



La coupe de guerre des Alliés au Tournoi international d'escrime à Paris: Mme Gardère, professeur, et Mme Chevallier, amateur.



M. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française.



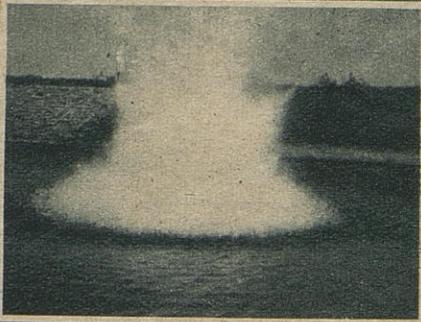
Le commandant G. de Raulin, l'écrivain maritime qui publie le Blocus.



L'actrice Suzy Dapsy (1) en conseil de guerre avec ses co-inculpés, son mari le boxeur Guillez (2), le banquier Tremblez (3) et l'antiquaire Jay (4).



Le constructeur aviateur Léon Morane, qui vient de mourir récemment.



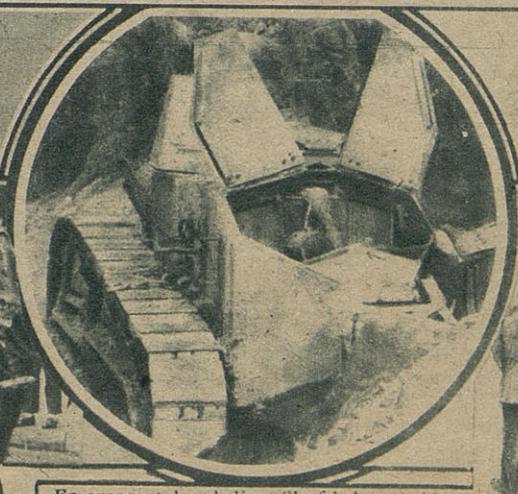
Avant la délivrance, une mine explosant dans l'Yser entre les tranchées belges et allemandes.



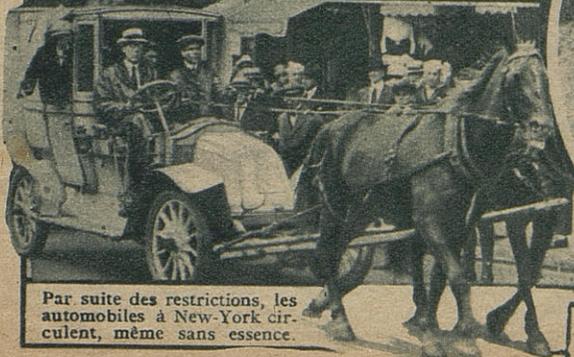
L'armée belge, en avançant dans les régions reconquises, est obligée de procéder à la réfection des voies ferrées complètement détruites par l'ennemi.



Chiens militaires partant pour les tranchées en Alsace et transportant des paniers de pigeons.



En avançant dans la ligne Siegfried, nos soldats reprennent ceux de nos tanks qui avaient été trop audacieux en attaquant les tranchées boches.



Par suite des restrictions, les automobiles à New-York circulent, même sans essence.



A Porrentruy, les obsèques de l'officier observateur suisse mitraillé par un aviateur allemand.

L'IMPORTANCE DU BASSIN DE BRIEY

La magnifique et rapide victoire remportée dans l'Est par les Américains — ils ont, en deux jours, pris 100 canons, capturé 15 000 prisonniers et reconquis 100 kilomètres carrés — justifie les plus belles espérances et nous autorise à entrevoir un avenir plein de promesses. C'est là, à coup sûr, l'un des coups les plus rudes qu'ait enregistrés l'armée allemande depuis le début des hostilités.

En effet, non seulement la réduction du saillant de Saint-Mihiel nous a rendu la libre disposition de deux de nos principales voies ferrées : celle de Paris à Nancy qui, passant à Lérrouville à portée des batteries du camp des Romains, était devenue pratiquement inutilisable, et celle de Lérrouville à Verdun qui était interceptée devant Saint-Mihiel, à Chauvencourt ; non seulement les succès de l'armée Pershing ont complètement écarté de Verdun les forces ennemies qui menaçaient notre forteresse par le sud ; mais l'avance des Yanks en direction de Pagny-sur-Moselle et de Chambley nous ouvre aussi la route qui conduit à Metz, bastion avancé de la frontière allemande et clef de voûte de toutes les fortifications du Rhin, et nous donne accès dans le bassin de Briey, véritable champ de bataille de la souveraineté du fer entre l'Allemagne et la France.

Que la possession de notre riche bassin minier de Meurthe-et-Moselle soit une question de vie ou de mort pour l'Allemagne, que nous ayons commis une faute grave en l'abandonnant sans combattre au début de 1914 et que nous ayons tout intérêt à en chasser l'ennemi le plus rapidement possible, ce sont là trois vérités interdépendantes et dont l'évidence peut être facilement démontrée et par certains aveux venus d'au delà du Rhin et par des statistiques soigneusement établies.

C'est par Briey que l'Allemagne a pu tenir et mener cette guerre. Enlevons-lui Briey et ses soldats seront obligés sous peu de déposer les armes. Nous en avons l'aveu des intéressés eux-mêmes. On relève, en effet, cette déclaration catégorique dans le Mémoire confidentiel, adressé, le 20 mai 1915, par les six grandes associations industrielles et agricoles de l'Empire au chancelier d'alors, M. de Bethmann-Hollweg, sur les conditions de la paix future :

« La fabrication des obus nécessite des quantités de fer et d'acier dont on ne pouvait se faire une idée autrefois. Pour les obus de fonte grise seulement, qui remplacent, en qualité inférieure, les obus en fonte d'acier et les obus en acier étiré, on a eu besoin dans les derniers mois de quantités de fer brut qui atteignent au moins 4 000 tonnes par jour.

« Si la production de fer brut et d'acier n'avait pas été doublée depuis le mois d'août, la continuation de la guerre eût été impossible.

« Comme matière première pour la fabrication de ces quantités de fer brut et d'acier, la « minette » (le minerai lorrain) prend une place de plus en plus importante, car ce minerai seul peut être extrait chez nous en quantités qui augmentent rapidement. La minette couvre en ce moment 60 à 80 p. 100 de la fabrication du fer brut et de l'acier.

« Si la production de la minette était troublée, la guerre serait quasiment perdue. »

Au mois de décembre 1917, l'« Association des Industriels allemands du Fer et de l'Acier » et l'« Association des Métallurgistes allemands » faisaient tenir au gouvernement impérial et au haut commandement allemand un mémoire rigoureusement confidentiel qui portait ce titre trop explicite : « Pour l'annexion des bassins miniers de la Lorraine française ». C'était une étude très documentée, bourrée de chiffres et qui s'attachait à établir l'importance du bassin lorrain dans la guerre actuelle et pour les guerres à venir.

Si l'Allemagne n'avait pas eu en sa posses-

frontière. Par bonheur pour nous, les Français n'ont pas réussi à détruire les organisations des districts situés des deux côtés de la frontière franco-allemande : sans cela, notre artillerie n'ayant pu être approvisionnée en munitions, le sort de la guerre eût été réglé en quelques mois, à notre désavantage.

« L'Allemagne eût été sans doute obligée d'abandonner de grands territoires sur la rive gauche du Rhin, et elle aurait perdu, avec ses principaux gisements de minerai de fer ; une des sources les plus importantes de sa force en même temps que sa situation prépondérante dans le monde. »

La situation est donc bien nettement exposée par les magnats de l'industrie allemande du fer. C'est la possession du bassin lorrain-luxembourgeois qui a permis à nos ennemis d'entreprendre la guerre, c'est la capture du bassin Briey-Longwy qui lui a permis de la continuer.

Dans la revue *Wirtschaftszeitung des Zentralmächte* du 7 décembre 1917, le Dr Reichert avouait également :

« Si nous ne possédions Briey, nous aurions été depuis longtemps vaincus, car nous n'aurions pu produire en suffisance le fer et l'acier Thomas ; nous n'aurions pu approvisionner, comme il le fallait, notre armée, notre marine, les armées de nos alliés. Il est facile de se représenter ce qui serait advenu des puissances centrales. Si nos ennemis nous avaient chassés de Lorraine, nous n'aurions pu produire que le quart de la fonte que nous fabriquions en temps de paix ; ni nous ni nos alliés n'aurions pu vivre dans ces conditions. Briey nous a sauvé la vie. »

Briey nous a sauvé la vie ! Cette phrase est à retenir. Nos chefs la connaissent ; ils ont dû souvent la méditer. Nos diplomates la connaissent ; ils feront bien de s'en souvenir l'heure où se discuteront les conditions du traité de paix. Mais nos soldats la connaissent-ils ? sont-ils au courant de cette si grave question du fer pour laquelle les Allemands ont mis le monde à feu et à sang ? Ils veulent savoir pourquoi ils se battent ? Ils se battent pour que, Briey demeuré français et la Lorraine annexée redevenue française, l'Allemagne ne puisse plus entreprendre de nouvelles guerres.

Quelques chiffres certains, établis avant la guerre et depuis la guerre, serviront ici de commentaires aux aveux allemands que nous venons de produire et mettront tous les Français, ceux qui se battent et ceux de l'arrière, au courant de la vérité.

Avant la guerre, l'Allemagne extrayait par an 28 millions de tonnes de minerai de fer, dont 21 millions de la partie de la Lorraine annexée depuis 1870-1871.

La France, elle, extrayait par an 22 millions de tonnes de minerai de fer, dont 15 millions de la partie de la Lorraine restée française, autrement dit des bassins de Briey et de Longwy.

Depuis la guerre, la France, ayant perdu le bassin de Briey dès l'invasion, a dû se fournir de fer presque exclusivement en Angleterre et aux États-Unis ; ce qui l'a obligée à exporter des stocks d'or considérables.

L'Allemagne, au contraire, ayant occupé à la fois le bassin de Briey en France et en Luxembourg, a remis en marche presque

tous ses hauts fourneaux et ajouté ainsi à ses 28 millions de tonnes d'avant guerre les 15 millions de tonnes de notre bassin et les 6 millions de tonnes du bassin luxembourgeois, soit 28 + 15 + 6 = 49 millions de tonnes de minerai de fer pour elle et ses complices !

Loin donc d'avoir réalisé contre l'Allemagne le blocus essentiel, qui serait le blocus du fer



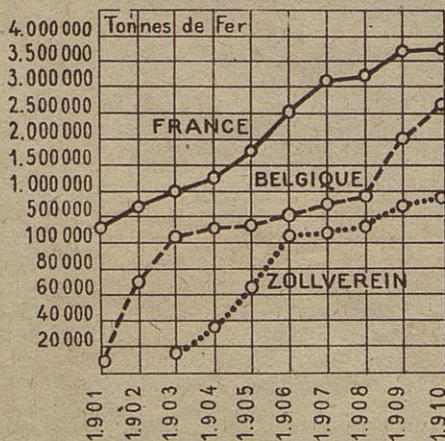
LES FRONTIÈRES FRANCO-ALLEMANDES DE 1792, 1795, 1815 et 1871.

En 1815, la Prusse prit, avec le bassin de la Sarre, la houille que la France n'avait qu'en quantité suffisante, compromettant ainsi notre indépendance industrielle. En 1875, l'Allemagne prit, avec nos mines lorraines, le fer qui lui faisait défaut. C'est à ces deux raptus que l'Allemagne devait sa puissance industrielle, cause de son hégémonie politique en Europe, et ce sont les quelques kilomètres du bassin de Briey qui lui ont permis pendant quatre ans de tenir tête au monde coalisé.

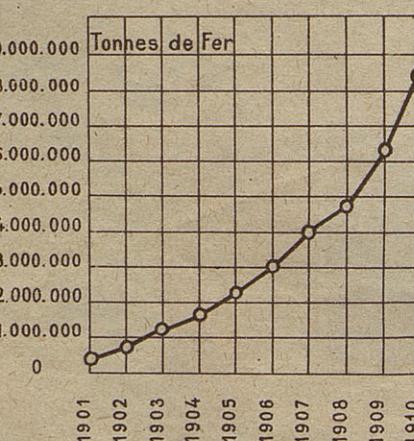
sion la totalité des bassins lorrains, elle n'aurait pas pu continuer la guerre. C'est ce que déclarent expressément et à plusieurs reprises les auteurs du mémoire

Privés de la plus grande partie du minerai importé, et malgré une exploitation intensive de leurs propres mines et de celles qu'ils nous avaient prises, les Allemands n'ont pu, à beaucoup près, maintenir leur production de fer brut du temps de paix. Cette production, qui atteignait en 1913 près de 20 millions de tonnes, tomba en 1915 en dessous de 12 millions, pour dépasser légèrement 13 millions en 1916.

« Nous n'aurions même pas pu obtenir ce rendement, équivalent à 60 ou 80 p. 100 de la production du temps de paix, si de la forteresse de Longwy, située très près de la



La production du fer à Briey, de 1901 à 1910. La production du fer lorrain est passée de quelques cent mille tonnes à 9 000 000 de tonnes en 1910.



L'exportation du fer à Briey, de 1901 à 1910. Les exportations du fer lorrain sont passées de 1,9 p. 100 de la production totale en 1901, à 19,16 en 1905, et à 41,8 en 1910.

frontière, les Français avaient bombardé, avec des canons à longue portée, immédiatement après la déclaration de guerre, les objectifs faciles et dominants que présentaient les vastes constructions des puits et des forges des bassins luxembourgeois et lorrain, s'ils avaient aussitôt fait sauter leurs propres mines et leurs usines dans le voisinage de la

J'ai vu.

DANS L'INTIMITÉ DE L'EMPEREUR CHARLES : "C'EST UN SI BON PÈRE !"

L'Empereur Charles tenant son fils aîné dans ses bras.



L'Empereur et l'Impératrice Zita passent une revue.



Jeunes filles remettant un placet à l'Empereur.



L'Empereur Charles confie son fils aîné à l'aviateur lieutenant von Weigel.



L'Empereur, l'Impératrice et l'archiduc héritier.

On ne connaît guère que par l'apostrophe célèbre de Clemenceau : « Il y a des consciences pourries ! » cet empereur Charles d'Autriche qui hérita de la guerre avec la lourde double couronne impériale et royale d'Autriche et de Hongrie. Eperdument épris de sa femme, l'impératrice Zita, il semble qu'il était surtout fait, moins pour conduire des peuples que pour goûter les joies paisibles de son foyer. Et voici que son amitié pour Guillaume va l'obliger à porter en terre l'éclatante fortune des Habsbourg.

matière première de la guerre présente, nous lui avons, au contraire, laissé la possession et la jouissance de 90 p. 100 de notre production française de minéral de fer et par conséquent d'environ 80 p. 100 de notre production nationale d'acier avant la guerre.

Partant de là, que devons-nous conclure ? Nous devons conclure d'abord que notre gouvernement commit une grave erreur — erreur généreuse, mais fatale — en faisant, en août 1914, pour donner au monde la preuve de sa volonté de paix, reculer nos postes de couverture à 10 kilomètres des poteaux-frontière, et en abandonnant ainsi sans coup férir aux mains des Allemands ce morceau de terre lorraine, avec ses moissons, ses mines et ses usines. Nous devons conclure que nous avons eu tort de laisser trop longtemps un pareil trésor sous la garde des voleurs. Nous devons conclure enfin que l'heure est venue de reconquérir ce que jusqu'ici nous n'avions pas su garder ni reprendre.

« Entrés dans la guerre sans autre intérêt personnel que le plus haut, écrivait, il y a quelques jours, M. Joseph Reinach, et dans la seule pensée d'assurer pour des siècles cette liberté des peuples dont l'Alsace-Lorraine doit à salongue et cruelle souffrance d'être le douloureux et glorieux symbole, les Américains ont voulu pour leurs grands débuts un secteur lorrain, en direction de Metz. Ils l'ont eu. Avant-hier et hier, ils ont vaincu. »

Ils sont aujourd'hui à portée de canon de Metz qui est, du côté allemand, la clef de Briey, comme Verdun l'est du nôtre. Qu'ils nous rendent bientôt la ville exilée en terre étrangère ! qu'ils ravissent aux soldats du kaiser les riches terrains miniers de notre Lorraine ! Et ils auront bien mérité de notre reconnaissance. Et ils auront fait beaucoup pour la paix du monde.

A. HOULGARD.

LA CULTURE PHYSIQUE OBLIGATOIRE

Un programme d'après-guerre des plus angoissants sera celui du relèvement de la race.

La France, aux premiers jours de la paix, se trouvera avec un contingent d'hommes affaiblis, malades, mutilés, ayant plus ou moins désappris leurs métiers ; la jeunesse, espoir de tout nation, aura payé un lourd tribut à la guerre ! Et pourtant quelle tâche énorme ne faudra-t-il pas entreprendre.

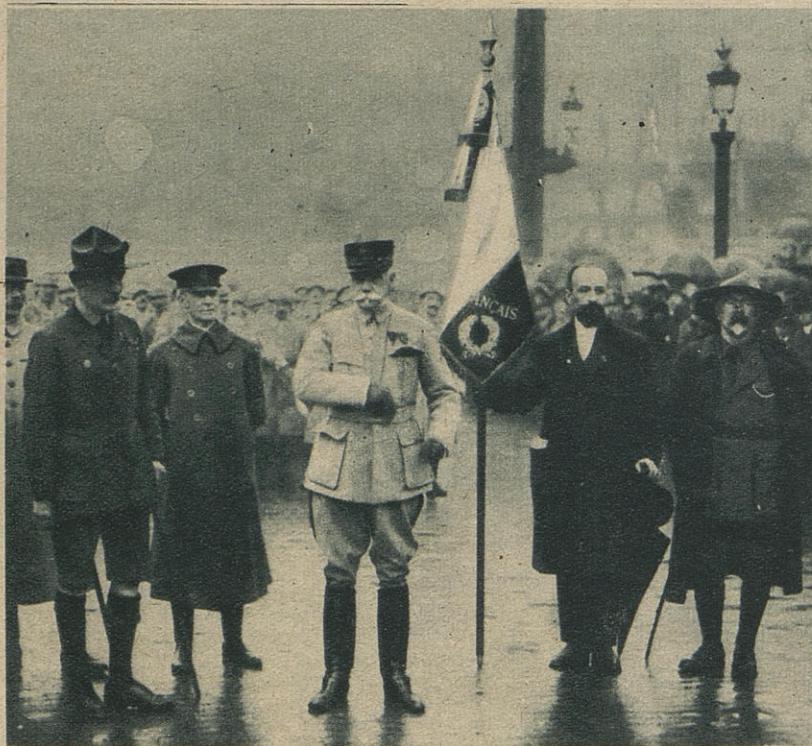
Après la lutte actuelle, la lutte économique, d'autant plus âpre, plus rude, que nous devons à la fois et réparer les blessures de la Patrie et lutter avec une énergie farouche contre les pays voisins, qui depuis quatre ans se sont installés dans toutes les branches du commerce et de l'industrie.

Cette bataille économique, ce sont nos jeunes gens qui vont la livrer. Et nous devons les armer solidement pour qu'ils puissent non seulement se défendre, mais gagner ; la culture physique sera leur meilleure arme ! Jusqu'ici, malheureusement, tout ce qui a été fait pour l'amélioration de la race fut l'œuvre d'organisations privées, sociétés sportives ou de préparation militaire qui, certes, obtinrent d'excellents résultats, mais, hélas ! si minimes, comparés à ce que l'on est en droit d'attendre d'un grand pays comme la France !

C'est que nous sommes des routiniers. Gymnastique, culture physique, sport, sont des termes barbares pour la majorité des

Français ! Le temps n'est pas loin où le proviseur du lycée interdisait aux élèves de jouer au ballon, où le fort en gymnastique était considéré un peu comme un cancre !

Et nous n'avons pas fait beaucoup de progrès depuis ! Comme le disait le directeur d'un journal sportif : c'est l'histoire du brave commerçant qui voudrait bien faire un peu de culture physique, car il est persuadé que c'est excellent, mais qui pense immédiatement : « Que diraient mes clients s'ils me voyaient ? »



LES BOYS-SCOUTS A LA FÊTE DE L'EMPRUNT.

En présence du général français Berklain, le général anglais Baden-Powell, chef des Boys-Scouts du Royaume-Uni, remet leur drapeau aux jeunes Éclaireurs français.

Pour d'autres, c'est le manque de temps qui intervient !

Eh bien, il faut se persuader une fois pour toutes que les quelques exercices que nous exécuterons chaque jour non seulement nous prendront peu de temps, mais encore seront à tous les points de vue excellents pour notre santé !

Croyez-vous réellement que nous ne puissions pas chaque matin disposer d'un quart d'heure ? Quinze minutes employées à faire consciencieusement quelques mouvements très simples, suffiront non pas, bien entendu, à faire un champion, mais un monsieur bien portant, qui ne sera pas affligé d'une obésité précoce, qui pourra monter un escalier sans souffler, ou courir quelques mètres pour attraper le tramway.

Et je crois que pas un des clients du brave commerçant qui serait arrivé à ce résultat n'aurait envie de se moquer de lui. Certaines personnes, et non des moindres, ne connaissent pas le préjugé du qu'en-dira-t-on et n'ont eu qu'à se louer de leur conduite !

M. Georges Clemenceau, président du Conseil des ministres, entre autres, confiait dernièrement à un de nos confrères que depuis 20 ans il prenait chaque jour sa leçon de culture physique et qu'il attribuait à cette habitude la souplesse et l'agilité qu'il avait conservées dans sa verte vieillesse !

D'autres se sont courageusement engagés dans la bonne voie, et depuis quelques années mènent une campagne énergique qui a déjà suscité dans certains milieux une véritable Renaissance physique.

Malheureusement, si cette question du relèvement de la race, qui est pour nous une question de vie ou de mort, touche facilement l'élite, il n'en est pas de même de la masse !

Soit ignorance, soit paresse, les neuf dixièmes des Français ignorent absolument que l'on peut fort bien améliorer l'homme, comme on améliore journellement les chevaux de courses, que certaines tares, comme la tuberculose, peuvent disparaître par suite d'un traitement et d'une hygiène raisonnée.

Comment toucher cette masse ? Par des campagnes de presse ! Par des conférences ! Nous n'obtiendrons que de petits résultats. Il n'y a qu'un moyen et un seul : rendre la culture physique obligatoire !

Commençons par l'école. L'enfant y prendra les premiers principes sous la direction de l'instituteur ; puis, alors qu'aujourd'hui, après treize ans, il est absolument abandonné à lui-même, il rentrera dans une société dont les moniteurs, choisis et éduqués convenablement, continueront son éducation sportive et le prépareront au service militaire.

Le résultat sera, je crois, en tous points excellent : 1° nous aurons certainement beaucoup moins de malingres ; 2° le conscrit arrivant ainsi préparé, il sera possible de réduire le service militaire à son strict minimum.

M. Henry Paté, député de Paris, président de la Commission des effectifs, a fondé dans ce but le Comité national d'Éducation physique.

Dans le programme est prévue la création d'écoles régionales où s'éduqueront les instructeurs de l'armée, des établissements d'enseignement et des œuvres privées ; la création d'écoles régionales féminines ; la création de terrains de jeux, bassins de natation, gymnastique, etc.

Pour lancer l'idée dans le public, le Comité d'Éducation physique voulait organiser le 20 octobre, à Paris, une grande manifestation sur l'hippodrome de Longchamp. Cette fête, présidée par le Président de la République, devait grouper 10 000 jeunes gens de la classe 20, choisis parmi les lauréats de toute la France, et être dotée de 100 000 francs de prix, somme allouée généreusement par les pouvoirs publics.

Mais, par suite de l'épidémie de grippe, on dut renoncer à cet impressionnant programme et le jour de la fête de l'Emprunt on ne vit défiler que cinq cents jeunes athlètes choisis parmi les meilleurs.

Ainsi, si l'État semble vouloir enfin s'intéresser à l'éducation de ses futurs défenseurs, il a fallu la guerre pour que cette vérité évidente : qu'un peuple devait être fort, soit enfin prise en considération.

Actuellement, nous avons devant les yeux un exemple typique de ce que l'on est en droit d'attendre d'une race qui s'est toujours adonnée aux sports.

Les Américains, qui, pour la plupart, n'avaient jamais été soldats, sont, en quelques mois, devenus les combattants qui viennent de s'emparer de Saint-Mihiel. Quel meilleur exemple peut-on donner ?

Il faut vulgariser le sport chez nous, comme nos amis d'outre-Atlantique l'ont fait chez eux ; il faut que tout village ait son stade et son équipe de football, qu'une piscine soit construite dans les petites villes où il n'y a pas de rivière ! Il faut, en un mot, que la culture physique soit enseignée et pratiquée par tous, que tout le monde se persuade bien qu'il est aussi nécessaire d'entretenir son corps en bonne santé que de savoir lire.

La pratique des sports, outre tous les avantages directs que nous sommes appelés à en retirer, donnera aux jeunes générations à venir des habitudes de propreté qui, hélas ! sont loin d'être dans les mœurs actuelles. Au sportif, il faut de l'air et de l'eau.

Ce sera la fin des pièces exigües, dont les fenêtres hermétiquement closes s'ouvraient bien rarement ! Ce sera la fin des cuvettes grandes comme des dés à coudre !

L'idée de la culture physique obligatoire est en marche ; elle fera son chemin pour le plus grand bien de la race et de la Patrie.

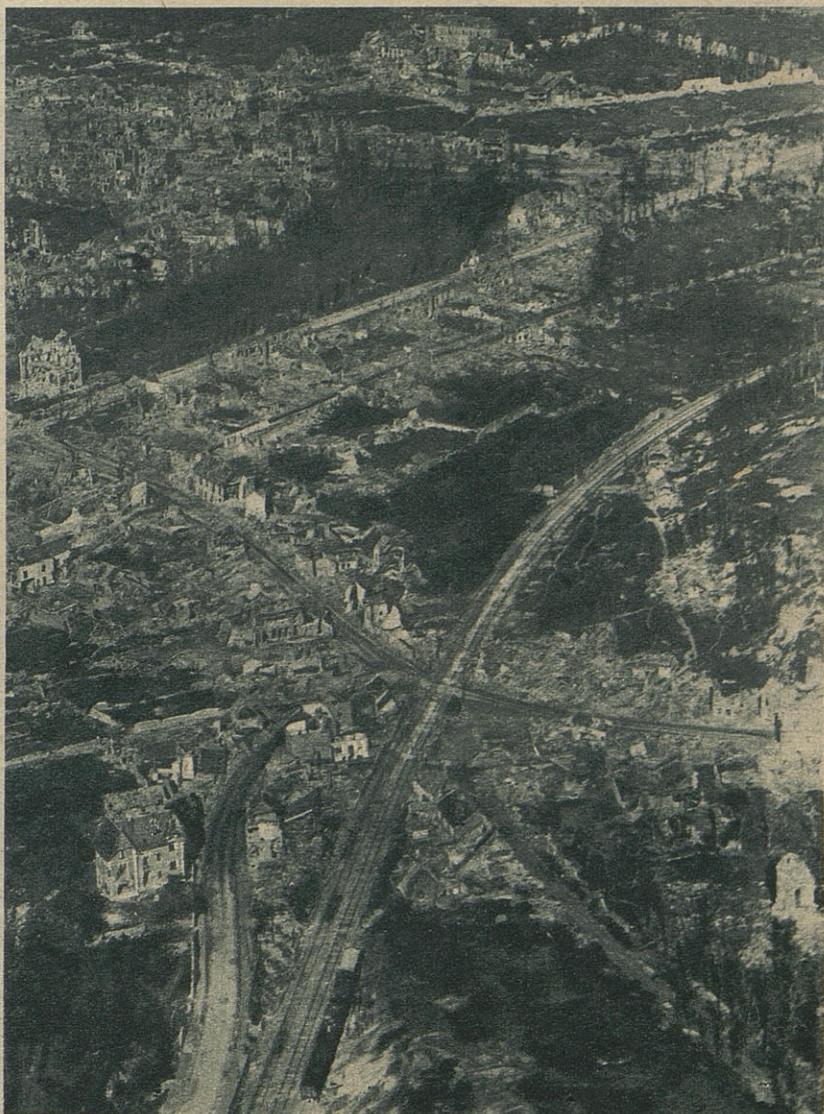
JEAN GRÉGOIRE.

J'ai vu.

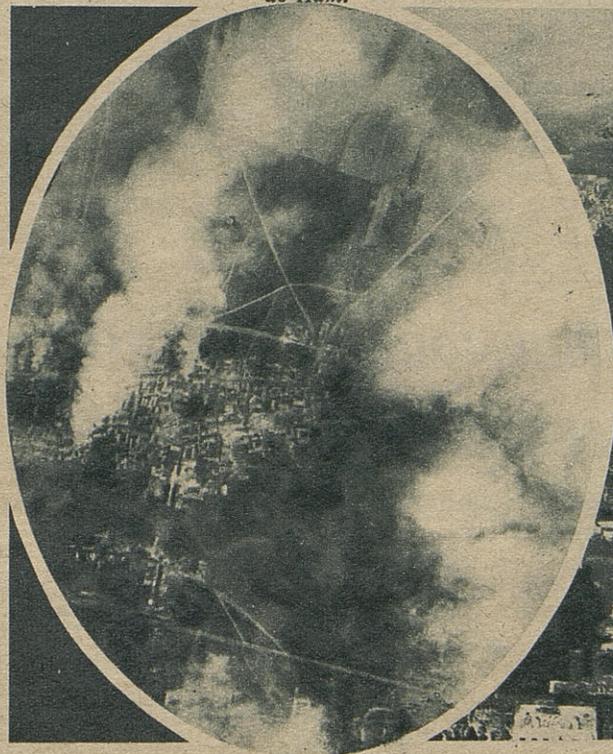
LES BARBARES DÉVRONT PAYER LEURS CRIMES.



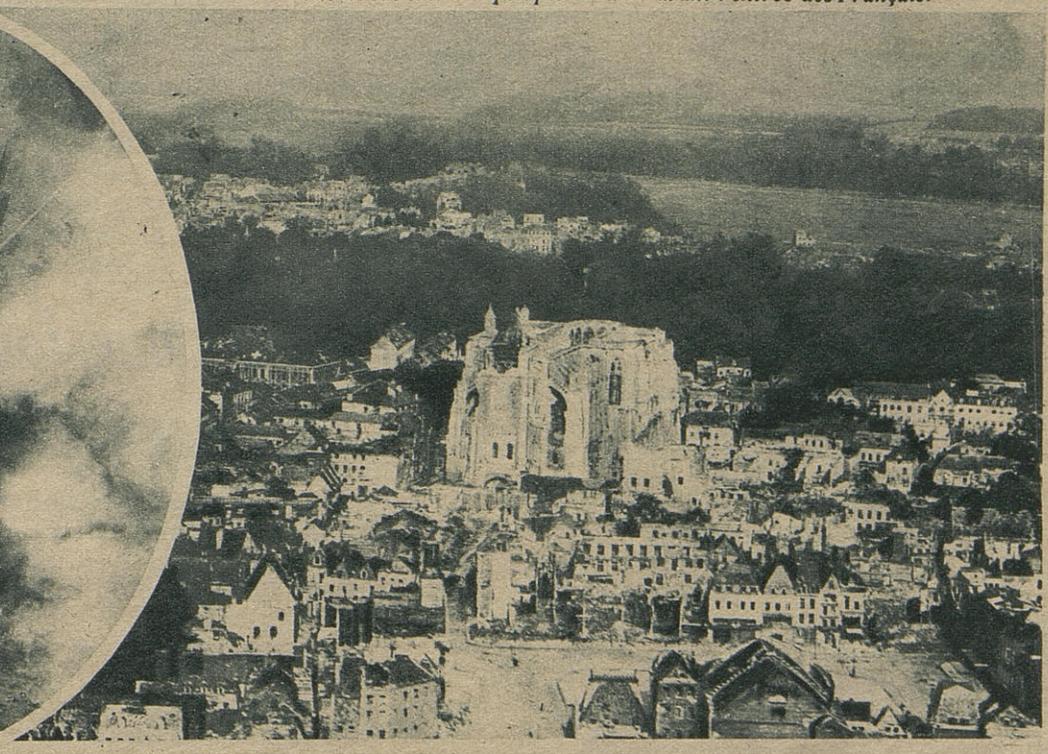
Bombes aériennes tombant sur les dépôts de munitions allemands de Ham.



Vue de Montdidier quelques heures avant l'entrée des Français.



Bombardement de Warvillers.



Les ruines de Saint-Quentin.

« Si, comme nous, vous aviez pu parcourir nos plaines dévastées, vous comprendriez tous qu'il est impossible de passer l'éponge sur de pareils faits. La plaine de Lens évoque l'idée d'un pays qu'on aurait livré à un entrepreneur de démolitions disposant d'un matériel formidable. Il n'y reste pas trace d'un soubassement de maison » Ces paroles, prononcées à la Chambre par M. Delory,

député de Lille, qui, avec son collègue Ragheboom, partagea les souffrances de ses compatriotes, ont été affichées dans toute la France. Elles ne sont que la triste et exacte description des dévastations systématiques laissées par les Boches partout où ils battent en retraite devant nos armées victorieuses. Témoin les impressionnantes photographies prises par nos aviateurs avant l'avance de nos soldats.

J'ai vu.

QUELQUES AFFICHES DE L'EMPRUNT



(Adel Faivre.)



4^e Emprunt

DE LA
DEFENSE NATIONALE

« J'appellerai cet Emprunt, l'EMPRUNT DE LA LIBÉRATION. Cette libération nous la voulons et l'espérons complète dans le plus bref délai possible. Et je suis convaincu que pour cette tâche affluera l'argent de l'épargne Française ».

(L. L. KLOTZ, Ministre des Finances).

La nouvelle rente est *exempte d'impôts*. Elle jouit des mêmes privilèges que les rentes 5 % 1915, 1916 et 4 % 1917. Elle est admise par l'État en paiement de l'impôt sur les bénéfices de guerre. Elle est à l'abri de toute conversion pendant 25 ans. Elle comporte une prime de remboursement de 29 fr. 20 pour un montant nominal de 100 fr. égale à 41,24 % du capital versé à la souscription.

Prix d'Émission : 70 fr. 80

Revenu réel : 5 fr. 65 %

Le Souscripteur peut demander à bénéficier de la libération en quatre termes échelonnés de la manière suivante : 12 fr. en souscrivant, 19 fr. 70 le 16 Janvier 1919 ; 20 francs le 1^{er} Mars 1919 ; et 20 francs le 16 Avril 1919.

La souscription est ouverte du 20 Octobre au 24 Novembre 1918.

La BANQUE DE FRANCE admettra cette rente en garantie d'escompte et d'avances.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT

Caisse Centrale du Trésor (Pavillon de Flore), Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, des Douanes et des Contributions indirectes, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Banque de l'Algérie, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisses d'Épargne ; Banques, Établissements de crédit, Agents de change, Notaires, etc.

LE PLUS FORMIDABLE RÉQUISITOIRE CONTRE L'ALLEMAGNE

GERMANIA

LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES -- LES ALLEMANDS PEINTS PAR LES NEUTRES

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21x27), contenant 132 dessins des premiers collaborateurs des grands journaux satiriques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et des plus remarquables artistes américains, argentins, espagnols, grecs, hollandais, norvégiens, suédois, suisses, etc., etc.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT

Légendes en cinq langues : français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi par poste recommandé contre mandat postal de 4 fr. (Étr. : 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur de L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

300 exemplaires numérotés, sur beau vélin, grandes marges. — L'exemplaire : 10 fr. franco.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
Paris — 30, rue de Provence — Paris.

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE

PLUS de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES

Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.

POUR RÉUSSIR en tout par l'hypnotisme, Notice 0 fr. 20.

W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

-- Brochure gratis contre timbre. --

Prof. Wehrheim, Le Trays (Var).

NOUVELLE ÉDITION PIERRE MAC ORLAN

LES POISSONS MORTS

(Souvenirs de Guerre.)

Illustrations de Gus BOFA

Un vol. in-16... net 4 fr. 50

PAYOT et C^{ie}, Éditeurs, PARIS.

CRÈME SIMON

Hygiène Poudre SAVON Beauté

ASTHME

REMEDÉ EFFICACE
ESPIO
CIGARETTES ou POUDDRE
The PHO. - Signatures J. ESPIO sur chaque cigarette

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Daumesnil, Paris

PELADE

NOTICE GRATUITE
SENIT, pharmacie
27 rue Malabiau, Toulouse

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continuels dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt.

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.)

436.

UN LIVRE INDISPENSABLE

QUELQUES OPINIONS AUTORISÉES

Que ce livre soit bientôt dans la poche de tous, depuis les Académiciens jusqu'aux élèves de nos écoles de village ! Qui fera une faute d'orthographe méritera d'être puni comme un soldat pour mauvaise tenue sous l'uniforme.

A. RIBOT,
de l'Académie française,
ancien Président
du Conseil des Ministres.

Mon regretté confrère Émile Faguet, qui avait pourtant de l'étymologie et de la grammaire, me confiait un jour qu'il était pour la réforme ou, du moins, pour la simplification de l'orthographe, à cause des doubles lettres qui le trouvaient souvent embarrassé. Béni sois-tu, Petit Dictionnaire Orthographique de poche, qui, chez plus d'un honnête hom-

me, fait cesser ces affres quant aux deux f, aux deux m aux deux n et autres consonnes.

Maurice DONNAY,
de l'Académie française.

Quelque chose encore qui s'en va : la faute d'orthographe !

Edmond ROSTAND,
de l'Académie française.

Le Petit Dictionnaire Orthographique de poche de Jean Saulnier est tout à fait excellent pour ceux qui savent mal l'orthographe, et pour ceux qui l'ont oubliée. Rien que de l'avoir dans sa poche doit suffire pour donner à son possesseur une tranquillité absolue.

Gustave GEFFROY,
Président de l'Académie Goncourt

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

PRIX : 2 fr. 50 net
Franco recommandé : 2 fr. 60

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MEDICALE :

• Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée.

D^r F MOREL,
Médecin-major de 1^{re} classe en retraite, ancien médecin des hôpitaux de la marine et des colonies

Communications :
Acad. de Médecine
(10 nov. 1906)
Acad. des Sciences
(14 déc. 1908)



Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-
Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

N.-B. - Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le fl. n° 3 fr., les 3 fl. n° 23 fr. 25



L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

L'éponge et le nettoie,
Evite l'Appendicite et l'Entérite,
Guérit les Hémorroïdes,
Empêche l'excès d'embonpoint,
Régularise l'harmonie des formes.

Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

L'OPINION MEDICALE :

J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

D^r HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio de Janeiro (Brésil)

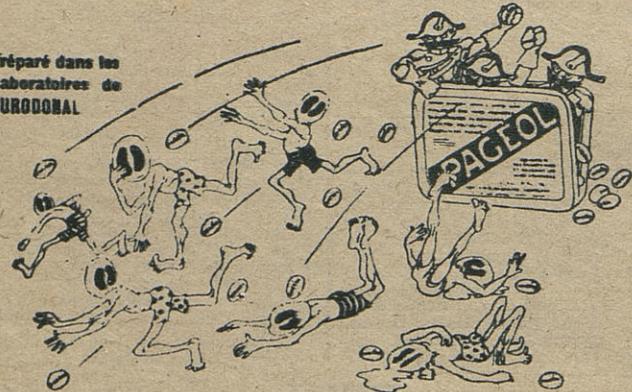


Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. 80; les 4, foo, 22 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL



PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MEDICALE :

• Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorrhagique, parce qu'il est celui de la blennorrhagie elle-même. Car son action s'exerce non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus, dans l'intimité de leurs éléments histologiques, où il s'en vient en même temps supprimer toute stase lymphatique, stase qu'on retrouve toujours à l'origine de tout épanchement de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme blennorrhagique.

D^r BERTRAND, de Metzville

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, foo, 6 fr. 50. La gde boîte, foo, 11 fr. Envoi sur le front.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfaite que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Communication à l'Académie de Médecine (14 octobre 1913)



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien être réel.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte foo 5 fr. 30 les 4 foo, 20 fr. La grande boîte, foo, 7 fr. 50; les trois, franco, 20 francs.

L'OPINION MEDICALE

• En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'arthritis, la métrite, la salpingite et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime.

D^r HENRI RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hôpitaux Orlans, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.